



L'auditoire

Le journal des étudiant·e·s de Lausanne depuis 1982

SOCIÉTÉ

**DÉLITEMENT
INTERPERSONNEL**

SPORT

**SPORT RIME AVEC
POUVOIR**

CULTURE

**HISTORIQUE DE
LA RHÉTORIQUE**

DOSSIER

Faire couler l'encre La pratique du tatouage



Dr.

L'auditoire N° 256 // AVRIL 2020
Retours L'auditoire - FAE
L'Anthropole Bureau 1190
1015 Lausanne



édité
par la

**FAE****15**
Revendications

DOSSIER

Je vous ai sous la peau... Une fine aiguille qui dépose de l'encre sous l'épiderme et un dessin sera pour toujours gravé sur un corps. Le tatouage est une pratique très ancienne, que *L'auditoire* décortique dans son 256^e numéro, partiellement fait en télétravail. Nous

retracerons son histoire, explorerons ses différents aspects, du flash coup de cœur aux tatouages qui recouvrent des cicatrices, en passant par les tatouages des prisonniers russes et du métier particulier de tatoueur-euse. Les coulisses de cet art identitaire sont fascinantes.

04
Interview du *Parloir***06**
Historique du tatouage**07**
Couvrir des cicatrices**Tatouage et stigmatisation****08**
La mode du tatouage flash**Tatouage et identité****09**
Paroi de tatouages**10**
Le métier de tatoueur-euse**Colonne d'opinion****11**
Tatouage de prisonniers**Le tatouage amateur**

SPORT

18
Le sport politique**Résultats du LUC**

CULTURE

20
L'art de la rhétorique**21**
Le livre numérique**La photographie****22**
Nos chroniques**19**
PAGE CULTURE**23**
CULTURE EN VRAC**24**
CHIEN MÉCHANT

REMERCIEMENTS
MERCÌ AU COPRODAMVIRUS POUR AVOIR BIEN COMPLIÉ LA FAISABILITÉ DE CE NUMÉRO. MERCÌ AUX REDACTEURS ET REDACTRICES ET LES ÉCHANGES INCESSANTS. MERCÌ AU COMITÉ D'AVOIR TENU LE COUP. MERCÌ AUX INTERVENANT·E·S POUR LEUR COLLABORATION. MERCÌ A VALENTINE POUR AVOIR FAIT LES CORRECTIONS PLUS NOMBREUSES QUE D'HABITUDE. MERCÌ A YVELLE POUR AVOIR FAIT LA MISE EN PAGE.

L'AUDITOIRE

N° 256
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T 021 692 25 90
ÉDITEUR FAE
E AUDITOIRE@MAIL.COM
WWW.LAUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
MATHILDE DE ARAGAO, CARMEN LONFAT, MAXIME HOFFMANN, FANNY CHESEAUX, KILLIAN RIGAUX, YVELLE RACCAUD, MALOY FAGONE, FURAH MUYINYA, LANCELOT BEDAT, EMILIE SPAHR, FEDERICO SERAGNOLI, MARINE FANKHAUSER, LUCIE ORTET, LISA ANGIOLINI, LOU MALIKA DERDER.

CORRECTIONS
VALENTINE MICHEL

SECRÉTAIRE COMPTABLE
BENJAMIN SOUVAIN

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DES RONJOUZ

COMITÉ DE RÉDACTION
RÉDACTION EN CHEF
MATHILDE DE ARAGAO, YVELLE RACCAUD

DOSSIER
FANNY CHESEAUX

CAMPUS ET SPORT
KILLIAN RIGAUX

SOCIÉTÉ
CARMEN LONFAT

FAE
PAULINE WOTTET

CULTURE
MAXIME HOFFMANN



SOCIÉTÉ

12
Le délitement des relations**13**
Le monde paysan**Chronique polémique****14**
L'art épistolaire**La pratique de la chasse**

CAMPUS

16
L'association PALA**Les cours à distance****17**
Page créative**18**
Le sport politique

Corona, quand tu nous tiens

A lors que le vendredi 13 mars au soir l'Unil décrétait la fermeture de ses portes, les réactions ont fusé: la panique pour certain-e-s, la joie à la perspective de «vacances» pour d'autres. Depuis, mesures sur mesures sont mises en place pour tenter de réduire la rapide progression du COVID-19, avec notamment le confinement non généralisé de la population. Et malgré nous, cette véritable crise sanitaire, élevée au rang de pandémie par l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS), fait beaucoup de bruit, à juste titre. Les informations fusent, avec des nouvelles découvertes chaque jour, des chiffres affolants et des débats. Cependant, il reste un aspect du coronavirus qui ne fait que peu parler; ce qu'il reflète.

Une forme de miroir grossissant sur l'état des faits de nos sociétés

En effet, il agit comme une forme de miroir grossissant sur l'état des faits de nos sociétés, ainsi que les inégalités qui s'y sont confortablement installées.

A tous les niveaux

Tout d'abord, il est important de mentionner le personnel soignant qui s'expose tous les jours au virus. De même pour celles et ceux que l'on oublie plus souvent, c'est-à-dire les salarié-e-s qui assurent la propreté – devenue essentielle dans ce contexte de contamination – ainsi que ceux-celles qui ravitaillent nos supermarchés ou encore les travailleur-euse-s de chantier. Toutes ces personnes ne peuvent alors pas s'isoler pour ne pas être touchées, et doivent travailler des heures insoutenables pour tenter de pallier les manques. Mais encore, il y a toute une problématique autour du logement. En effet, cette expérience du confinement n'est pas vécue de la même manière si l'on vit dans une maison avec un jardin que si l'on a un petit appartement et une famille nombreuse. D'autant plus que cette question se pose dans un



cadre qui nous concerne, celui des études. Les conditions d'apprentissage lorsque l'on ne bénéficie pas d'un environnement calme et propice à la concentration compliquent l'enseignement à distance. Et alors que les universités se donnent grand mal à assurer un enseignement de qualité malgré les circonstances particulières, elles en négligent l'accessibilité. L'ordinateur comme outil de travail devient nécessaire: des cours en rediffusion et des cours en direct passent par des écrans, et les suivre sur un téléphone portable n'est pas chose aisée. Or tout le monde n'a pas les moyens de disposer des deux.

Quelle solidarité?

Ces formes d'inégalités qui ressortent – et ce n'en est qu'une fraction – nous dévoilent quelque chose que nombreux-ses affirmaient déjà: un manque de solidarité certain dans nos sociétés. Comment expliquer que dans une situation où toute la population est confrontée à la même crise, et devrait en principe se cantonner aux mêmes restrictions, il y ait autant de disparités, si ce n'est à cause d'une solidarité fébrile? Et fébrile est un euphémisme. Il n'y a pas de solidarité économique, lorsque les indépendant-e-s n'ont qu'un minime soutien à disposition. Il n'y a pas de solidarité sociale, lorsque le confinement

pour les sans-abris rime avec exposition constante. Ainsi, face à ce contexte de crise, la solidarité n'est pas nécessairement renouvelée. Où est passé l'agir ensemble? Ce n'est certainement pas dans l'approvisionnement, lorsque les magasins sont dévalisés par une fraction des personnes qui empêchent alors un ravitaillement proportionné et équitable pour toutes et tous.

Il révèle l'effrayante réalité des failles qui nous séparent

Ce n'est pas non plus dans le sentiment d'invincibilité face au virus, lorsque certaines et certains rejettent le confinement car il va à l'encontre de leur «liberté». Mais plus que tout, c'est la solidarité structurelle qui manque, lorsque certaines tranches de la population ne sont pas protégées par un système se déclarant pourtant égalitaire. Alors, le coronavirus fait peur, et il devrait, car il révèle l'effrayante réalité des failles qui nous séparent. Il remet en question un système individualiste et individualisant – et il était grand temps. •

« Les tatouages ont aussi une autre signification, peu importe le dessin tatoué »

Interview avec le studio de tatouage *Le Parloir*

INTERVIEW • Dans le studio lausannois *Le Parloir*, cinq tatoueurs et tatoueuses tatouent avec plaisir une clientèle diversifiée. Mais que se passe-t-il en coulisse? Comment développent-ils leur style, quelles sont les relations avec les clients? C'est à travers une interview sur Zoom, COVID-19 oblige, que *L'auditoire* a pu se plonger dans le monde du tatouage.

Comment définiriez-vous la scène de tatouage à Lausanne et en Suisse romande?

Gaëlle: Lausanne est une scène en pleine expansion, c'est-à-dire qu'il y a un peu tout à faire. Je réalise que c'est vraiment une ville où il y a de très bons tatoueur·euse·s. Le niveau de Lausanne est très reconnu dans le milieu du tatouage.

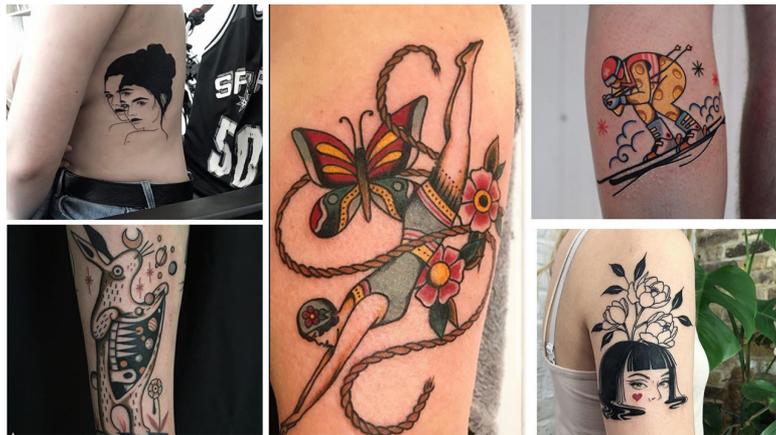
David: C'est vrai que quand tu parles de tatouage en Suisse, les gens, même des tatoueur·euse·s aux USA par exemple, connaissent Lausanne, notamment à cause de la famille Leu – qui sont des grandes stars du tatouage en Suisse. Rien que par rapport à ça, Lausanne est déjà bien placée sur la carte du tatouage. Et la clientèle est cool, ouverte, il y a beaucoup d'étudiant·e·s, beaucoup de gens qui ont une certaine affinité avec le milieu de l'art, qui sont habitués à avoir des trucs cools sur la peau.

Tatoobyjo: Moi je suis un peu plus critique je crois. J'ai l'impression qu'il y a certes tout à faire mais que le tatouage est encore trop nouveau et qu'on doit beaucoup éduquer notre clientèle.

Gaëlle: Mais justement – tu commences avec des clients novices que tu peux éduquer. Si je compare à Londres, où je travaille maintenant, c'est une scène déjà *underground*, les gens vont plus négocié ou ne pas être réglo. A Londres, il y a tellement de monde, tellement de clients.

Lausanne est déjà bien placée sur la carte du tattoo

En Suisse, c'est vrai qu'il y a de plus en plus de gens qui veulent être tatoueur·euse·s, c'est vraiment le métier cool en ce moment, mais les shops déjà en place sont bien installés et bien reconnus.



Tatouages réalisés par les différents membres interviewés du *Parloir*.

Grim: Il n'y a jamais eu autant de monde. Tous les jours, nous voyons de nouvelles personnes et le niveau n'a jamais été aussi élevé que maintenant; mais paradoxalement aussi bas, car tout le monde fait du tatouage. Beaucoup de gens apprennent par eux-mêmes et le tatouage amateur peut être très mal fait comme très bien fait: ça dépend de ta rigueur, de ton talent et surtout de ton implication. Mais je pense que c'est problématique, ça ne peut pas continuer comme ça, il y a trop de monde par rapport à la demande. On verra comment ça évolue. Mais évidemment, si tu vas faire ton tatouage sur le canapé du pote de ton cousin, il n'y a pas le même gage de qualité que dans un shop.

Pourquoi avoir choisi le métier de tatoueur? Qu'est-ce qui vous plaît et vous déplaît dans ce métier?

Grim: Si tu choisis ce métier, c'est que le dessin te plaît. Pour moi, c'est ça la base du tatouage et le tatouage est une finalité. Donc les avantages, c'est clairement de pouvoir se réveiller chaque matin pour faire ce que tu aimes. Du côté des inconvénients, le seul que je vois, ce serait le fait d'être indépendant·e et de ne pas savoir

combien tu vas gagner sur l'année.

David: La situation d'indépendant·e est très difficile, car en Suisse, on n'est pas très protégé·e. Pour moi, c'est le seul côté négatif de ce métier. Après, comme pour tous les métiers qui découlent d'une passion à la base, on a tendance à ne plus mettre de limite en travaillant tout le temps et ça peut être à double tranchant. C'est-à-dire que l'on peut laisser passer le travail avant les vacances, avant la santé, avant plein de choses. Il faut donc essayer de se réguler, ce qui n'est pas forcément évident.

Tatoobyjo: Il y a un super podcast, qui se nomme *Books Closed*. C'est un tatoueur qui prend comme thème les relations dans son couple et effectivement, il aborde ce sujet en disant que le tatouage, c'est extrêmement débordant. Certes tu dois en vivre, mais on pourrait presque plus parler de passion que de métier. Personnellement, j'ai deux enfants et je sais que parfois, je dois faire attention pour conserver du temps pour ma famille. Je pense que parfois l'on peut un peu s'oublier. On pense tout le temps au travail.

Gaëlle: Ce n'est pas un boulot qui se termine quand tu rentres chez toi. Tu es toujours en recherche d'idées, de

comment améliorer tes techniques... C'est comme un apprentissage perpétuel. C'est très prenant. Un autre désavantage, c'est que certaines personnes ne prennent pas ce métier au sérieux en disant: «De toute façon, c'est ta passion, ce n'est pas un travail.» Ils minimisent le travail et ça peut nous créer un syndrome de l'imposteur. Il faut savoir balancer l'aspect passion et l'aspect métier.

Tatoobyjo: Et puis, on dit tatoueur·euse, mais avant tout, on dessine. Le tatouage, c'est la finalité de quelque chose. Et puis il y a évidemment toute une facette de ce métier qui, comme tous les autres, comporte ces côtés rébarbatifs. Devoir répondre aux mails, gérer son agenda; et dans ces aspects, le métier ressemble à n'importe quel autre.

Comment développer son style en tant que tatoueur?

Grim: Je pense que ça vient avec le temps. A force de pratiquer, tu choppes ton trait de crayon et au bout d'un moment, tu te retrouves avec quelque chose que l'on reconnaît un peu. Je pense que si tu regardes ce que tu faisais il y a deux ans et que tu fais toujours la même chose, ce n'est pas positif. Il faut continuer à évoluer.

Hygie: A mon avis, ce qu'on fait aujourd'hui, ça a un rapport avec ce qu'on faisait déjà avant de tatouer. Je pense qu'on est tous et toutes des âmes créatives, avec un passé. On n'a pas commencé le premier jour à tatouer dans un style particulier. Moi par exemple, ce que je fais aujourd'hui, c'est parce que j'ai fait de l'illustration pendant des années. Le style est en rapport avec d'où tu viens, ce que tu aimes, ce que tu faisais avant le tatouage, comment tu as appris à dessiner, à appréhender les matériaux et les médiums.

Grim: Une différence avec le dessin, c'est que le tatouage vieillit – l'encre vieillit, la peau vieillit et tu ne peux

pas tout te permettre. Techniquement, tu pourrais tatouer n'importe quoi et ce serait beau frais, mais il faut penser à comment ça va vieillir. Il y a donc une différence entre ton dessin en tant que tel et ton dessin pour le tatouage.

Tatoobyjo: Pour moi, ça rejoint ce qui définit un-e bon-ne tatoueur-euse. Savoir que c'est permanent, certes, mais que le tatouage évolue. Il faut avoir une certaine connaissance du corps, qui peut influencer l'interprétation du dessin.

Il y a une différence entre ton dessin comme tel et ton dessin pour le tatouage

Mais tu peux être libre de faire tout autre chose à côté, si tu fais de la peinture ou tout à fait autre chose... De la broderie, de la musique. Tu peux avoir deux styles – un style de tatouage et un style d'autre chose. **Gaëlle:** Et avoir un style ne veut pas dire qu'il faut s'y cantonner. Parfois un client te propose quelque chose qui sort de ta zone de confort, et tu le sens bien, et c'est aussi ça qui te permet d'évoluer.

Quels sont les rapports entre les tatoueurs et les clients? J'imagine que c'est une certaine responsabilité d'encre pour toujours un motif sous la peau de quelqu'un.

Grim: Les premiers tatouages que tu fais sont stressants et prennent des heures, mais ça s'atténue au fur et à mesure de la pratique. Ça dépend aussi du client – si c'est un premier tatouage pour lui, la façon d'aborder le client est différente que si tu as déjà tatoué quelqu'un vingt-cinq fois. C'est vrai que c'est un rapport très intime, tu les touches, tu les marques à vie. En m'étant fait tatouer

plusieurs fois aussi, j'ai aussi vécu des séances où je me sentais plus à l'aise que d'autres. La séance de tatouage en elle-même est une expérience.

Gaëlle: J'essaie de garder à l'esprit les moments où moi je me suis fait tatouer quand je tatoue, qui sont une piqûre de rappel que ça fait mal. C'est vrai que l'on tatoue toute la journée: on sait que ça fait mal mais on a tendance à l'oublier. Les gens auront leur tatouage à vie, tu marques donc ce moment qu'ils ont passé avec toi, car il va se graver avec le tatouage. Après, évidemment, on fait tous et toutes de notre mieux et il y a des jours où ça va moins bien... Mais nous donnons beaucoup d'énergie en tatouant et l'on reçoit aussi beaucoup d'énergie de l'autre personne.

Tatoobyjo: Je suis d'accord avec Grim. Ça dépend vraiment des clients. À force, on arrive un peu à les comprendre, à les deviner. Et du coup, on s'adapte en fonction; tu sais si ça va être une séance où il faudra plus rassurer le client ou si tu seras très concentré-e, dans ta bulle. Il y a aussi des gens qui n'ont pas envie de particulièrement discuter – on compare souvent notre salon aux salons des coiffeur-euse-s. Un autre point est qu'en arrivant à la fin de la séance, tu vois la personne qui souffre et ce n'est pas vraiment que tu t'en veux, mais tu compatis.

Grim: Ça, c'est dur. Les séances qui ne se passent pas bien, surtout niveau douleur, sont assez pénibles. Quand j'ai commencé à tatouer, je demandais toutes les cinq minutes si ça allait et les gens me disaient: «Bien sûr que non, je me fais tatouer. Donc arrête de me poser la question.»

Tatoobyjo: De plus, cette notion de douleur est une information qu'on est incapable de quantifier de manière générale. Mieux vaut peut-être se garder d'en tenir compte. Il y a souvent trois questions que les gens

posent lorsqu'ils veulent un tatou: «quoi?», «combien ça coûte?» et «est-ce que ça fait mal?». Pour le quoi, à toi de savoir, combien, ça dépend et si ça fait mal, oui ça fait mal mais ça dépend du seuil de tolérance de la personne. On doit vivre avec mais on est obligé de l'occulter un peu.

Gaëlle: Certain-e-s viennent avec un

bagage émotionnel plus intense. Et ça peut être très beau, quand des gens qui ont eu mal pendant la séance regardent leur tatouage à la fin et on voit qu'ils ont une espèce de joie interne qui vient exploser. Puis ils se retournent et te prennent dans les bras. Il y a une force d'émotion et tu dis que tu fais le plus beau métier du monde.

Tatoobyjo: Après je pense aussi qu'une chance dans notre salon, c'est qu'on a une clientèle fidèle. Du moment que quelqu'un aime et en a fait un ou deux avec toi, il-elle a confiance en la qualité, que la séance se passe bien. On rentre dans une autre relation. La personne revient, est moins regardante même au titre de projet et vient même parfois choisir un flash tatouage (des idées de tatouages pré-dessinés).

Comment est-ce que le tatoueur jongle entre les envies du client et son expérience? Comment se concrétise un projet?

Grim: Vu que nous ne sommes pas dans un *street shop*, les gens viennent avec des demandes et savent dans quel style tu vas la faire. Pour moi par exemple, j'envoie le dessin à l'avance, mais ce n'est pas le cas de tout le monde. Par exemple, je sais que Gaëlle fonctionne différemment.

Gaëlle: Je fais déjà beaucoup plus de *free hand* (faire directement le dessin sur la peau avant d'encre) mais c'est vrai que moi je n'envoie rien et je montre le dessin le jour du rendez-vous. Puis je prends le temps le jour-même s'il y a des modifications. Si les gens aiment ce que je fais et que leur demande est claire, ça se passe généralement très bien. J'aime bien avoir l'idée un peu du «coup de cœur». Si j'envoie le dessin une semaine à l'avance, il pourrait y avoir trop de réflexion, le-la client-e va se poser dessus, l'envoyer à toute la famille et les amis, et il y aura trop d'avis alors que c'est quelque chose que tu fais pour toi à la base.

Une fois la confiance acquise, la clientèle laisse plutôt carte blanche

Ça dépend des tatoueur-euse-s, mais moi je travaille beaucoup sur le spontané et le coup de cœur.

Tatoobyjo: Selon moi, il y a deux types de clientèles. Nous concernant, les gens ne viennent pas forcément

avec une idée de signification derrière leurs tatouages – c'est peut-être quelque chose que les gens font au début, pour leurs premiers tatouages. Il y a un besoin d'être rassuré-e et au final, tu dépasses cela ou c'est peut-être juste une envie d'être tatoué-e – on dit souvent que le tatouage est assez addictif. À partir de ce moment, cette clientèle te laisse plutôt carte blanche, la confiance est acquise. C'est aussi le cas des personnes qui viennent pour la première fois, mais ont l'habitude d'être tatouées, ça roule tout seul. Les gens sont convaincus et il me semble que maintenant, ça se passe de plus en plus comme ça.

Grim: Pour un premier tatouage, les gens ont souvent besoin d'une signification; mais tu pourrais trouver n'importe quelle signification pour n'importe quel tatouage. Tu peux le relier à n'importe quelle histoire. La signification, c'est plutôt au début et tu dépasses ça au fur et à mesure des tatouages.

Gaëlle: Moi je ne suis presque pas d'accord. Je me dis qu'on a l'impression que ça n'a pas de signification mais si tu prends du recul sur les tatouages que tu as faits... Même par exemple pour un flash, si tu en vois un et que tu as un coup de cœur, ça veut dire que quelque chose résonne en toi face à ce flash. Pas forcément une signification du style «je le fais pour mes parents», mais quelque chose qui te parle en toi. J'ai remarqué plusieurs fois sur moi que des dessins que j'ai faits n'ont pas forcément de signification, mais il y a quand même un autre processus de réflexion derrière.

Grim: Mais les tatouages ont aussi une autre signification, peu importe le dessin que tu as... Par exemple, tu te rappelleras que pour celui-ci, tu étais à tel lieu, dans tel état d'esprit. C'est comme un rite de passage.

Gaëlle: Oui, ça, ça vient par après. La signification vient s'ajouter à ton tatouage et ce n'est pas que de l'esthétisme. Il va résonner en toi par rapport à ta personnalité, tes sentiments de ce moment-là. •

Retrouvez leur travail sur @leparloirtattoo

Propos recueillis par Fanny Cheseaux



Historique écrit sur la peau

ÉVOLUTION • De nos jours, les tabloïds et la presse *people* aiment décortiquer le tout dernier tatouage ornant le bras des célébrités. Si le tatouage n'est pas l'apanage de l'élite et des marginaux-ales et se rencontre aujourd'hui fréquemment chez tout un chacun, il n'en a pas toujours été ainsi. Petit tour d'horizon de l'histoire du tatouage en Europe.

On ignore à quand remontent les premières modifications corporelles encrées, puisque cette pratique paraît dater de bien avant l'écriture elle-même. Diverses hypothèses donnent pour naissance du tatouage le paléolithique, soit il y a environ 40'000 ans. A ce jour, l'archéologie n'a pas révélé d'outil dédié spécifiquement à cet art. En revanche, elle nous a offert les momies, lesquelles présentent les traces les plus anciennes connues de tatouage. Notre ancêtre et cousin italo-autrichien, Ötzi – naturellement momifié par le froid –, serait le plus vieux tatoué. Découvert en 1991 dans les Alpes à 92 mètres de la frontière autrichienne, Ötzi, âgé aujourd'hui de plus de 5'000 ans, n'avait pas moins de 61 tatouages, la majorité étant présents sur ses jambes. Constitués de simples lignes, ils semblent avoir eu un usage thérapeutique s'apparentant à l'acupuncture. Mais le tatouage ne se cantonne pas à l'Europe, puisqu'on en trouve des traces en Chine, à Taïwan, au Japon, en Papouasie-Nouvelle Guinée, en Égypte, au Nigéria, en Grande-Bretagne et en Amérique du Sud entre autres. D'ailleurs, les plus vieux tatouages figuratifs connus sont présents sur deux momies égyptiennes à peine plus jeunes qu'Ötzi.

Cette pratique paraît dater de bien avant l'écriture elle-même

Plus proche de notre époque, les premiers écrits antiques mentionnant l'usage du tatouage en Europe et dans le bassin méditerranéen remontent à 500 av. J.-C. environ. Il s'agit essentiellement d'écrits grecs, dont les auteur·e·s étaient interloqué·e·s par de telles pratiques chez les autres peuples. Ils et elles supposaient que les tatouages consistaient en des rituels religieux ou magiques, le-la tatoué·e marquant son



appartenance à un dieu, à une caste ou à une population, voire marquant le passage à des périodes importantes de la vie.

De l'interdit à l'exotisme

Cependant, pour les Grecs et les Romains, le tatouage était une marque infamante, indiquant le statut d'esclave, de prisonnier de guerre ou de criminel, quoiqu'il pouvait symboliser un certain prestige pour les gradés et certains soldats des légions romaines. Le terme grec *stigma* était d'ailleurs le mot utilisé pour parler du tatouage. Le judaïsme et le christianisme exprimaient également un rejet de cette pratique. Dans ces religions, le tatoueur et le tatoué sont considérés comme des pécheurs car cela va à l'encontre du principe que nul·le n'a le droit d'altérer le corps humain, considéré comme l'œuvre parfaite de Dieu. Dès lors, avec l'influence de l'Empire romain, puis celle de l'Église en Occident, le tatouage perd peu à peu ses lettres de noblesse jusqu'à son interdiction formelle en 787 de notre ère par le pape Adrien. Il «disparaît» ainsi de l'Europe pendant de nombreux siècles. Ce n'est qu'à la faveur des explorations maritimes du XVIII^e siècle, notamment en Polynésie, qu'il est «redécouvert». Ce sont tout d'abord les marins qui vont l'arborer. Il

devient ainsi une marque de fierté pour ces derniers, signifiant soit leur grade au sein d'un navire ou de la marine, soit le fait qu'ils aient navigué dans des endroits reculés ou dangereux. Mais le tatouage avait également une fonction de talisman: protection contre les noyades, les animaux marins, les tempêtes et même contre les punitions. Certains se faisaient tatouer des crucifix dans le dos, afin d'éviter des flagellations pour désobéissance ou mutinerie. En effet, détériorer l'image de Dieu – le crucifix – était considéré comme un crime. Cependant, le tatouage s'est peu à peu trouvé à nouveau associé avec le monde du crime. En effet, lorsque les marins restaient à quai, leurs lieux de fréquentations privilégiés étaient aussi ceux de la pègre ou des prostituées.

Le tatouage s'est associé au monde du crime

Ces groupes sont à leur tour devenus friands de tatouages, confortant auprès de la population la vision héritée de l'Église. Ceci d'autant plus que le tatouage signifiait pour certaines prostituées que leur corps était uniquement leur propriété, n'appartenant ni aux hommes, ni à l'Église.

↳ Sentiment d'ancrage

La démocratisation du tatouage telle que nous la connaissons aujourd'hui a débuté aux États-Unis dans les années 1960. Ce sont d'abord les stars du rock qui s'en emparent, puis les punks, les bikers et les skin-head: à nouveau les «mauvais garçons» de l'époque. Mais dès les années 1990, un véritable engouement pour le tatouage naît. Le monde du sport, du cinéma et de la mode se l'approprient – rendant le tatouage «cool», avant qu'il s'étende à toutes les classes sociales: un véritable rôle de fabrique d'identité dans une individualisation de masse. En plus de sa fonction d'appartenance ou de rite de passage, le tatouage acquiert une dimension artistique et esthétique. Aujourd'hui, on assiste même à un retour du tatouage médical. Certains occidentaux effectuent des pèlerinages dans des monastères thaïlandais afin d'obtenir un *Sak Yant*.

Le tatouage acquiert une dimension artistique et esthétique

Ces tatouages auraient pour vertu d'apaiser toutes sortes de douleurs, tant de l'âme que du corps, allant de l'asthme aux rhumatismes. Le-la «patient·e» s'entretient avec un moine, lequel en fonction des informations reçues choisira l'endroit du corps et la préparation la plus à même de soulager. Un retour aux sources du tatouage? Ötzi ne dirait pas non, lui dont les motifs couvraient principalement des zones d'arthrose. •

Tatouer pour mieux guérir

GUÉRISON • Si les cicatrices présentes sur le corps d'un individu sont indépendantes de sa volonté, le tatouage, lui, est une marque consciemment choisie, permettant de reprendre le contrôle sur son corps.

Les cicatrices, qu'elles soient dues à des accidents, des maladies génétiques de la peau ou à des opérations chirurgicales, sont un constant rappel des événements responsables de leur présence. Si certain-e-s ne ressentent pas le besoin de les cacher ou de les altérer, ce n'est pas le cas de tous-tes.

Transformer une marque en une œuvre d'art

Certaines personnes ont recours à la chirurgie esthétique afin de faire disparaître leurs cicatrices, tandis que d'autres choisissent une intervention corporelle tout autre: le tatouage. Cette pratique permet à l'individu de

transformer une marque sur son corps, lui rappelant un moment difficile, en une œuvre d'art. Le tatouage devient dès lors bien plus qu'une simple modification esthétique; il appartient au processus de cicatrisation. Deux types de tatouages servent ce but: le tatouage paramédical ou le tatouage décoratif. Le tatouage paramédical, ou encore nommé reconstitutif, doit être performé par un-e professionnel-le de la dermopigmentation réparatrice. Ce type de tatouage est très présent chez les personnes atteintes de vitiligo ou encore chez les patientes ayant subi une mastectomie. Il sert souvent à la reconstruction de l'aréole du sein et est parfois considéré comme faisant partie intégrale de l'intervention chirurgicale et peut donc être remboursé par l'assurance.



Le tatouage paramédical cherche donc à redonner un aspect naturel aux seins de la patiente après une mastectomie.

Embellir un corps scarifié

Le tatouage décoratif, lui, cherche plutôt à cacher ou embellir des cicatrices laissées par l'opération et n'est donc pas considéré comme un tatouage

reconstructif. Les modèles de tatouages choisis par les femmes atteintes du cancer du sein sont variés, mais une tendance vers la représentation de fleurs est récurrente. Certains tatouages s'étalent sur l'entièreté du sein cachant l'aréole souvent disparue après l'opération, tandis que d'autres utilisent avec habileté les cicatrices afin de les intégrer aux tatouages. Bien que le tatouage décoratif puisse être exécuté par n'importe quel-le tatoueur-euse professionnel-le, il doit être préparé avec l'accord du médecin, afin de pouvoir s'assurer de la viabilité des tissus cicatriciels. Plus qu'un simple tatouage, il s'agit d'un processus de guérison intime, tout aussi essentiel que l'opération qui a pu le précéder. •

Furaha Mujnyina

Le stigmatisme sur la peau

PERCEPTIONS • La pratique du tatouage n'est plus chose rare. Les peaux dessinées sont souvent même montrées avec fierté. Mais malgré leur abondance, elles n'en restent pas moins des marques de distinction souvent jugées. Des yeux pourtant habitués qui lancent toujours des regards acérés.

Alors qu'il y a une quinzaine d'années l'on comptait 15% de tatoué-e-s au sein de la population suisse, aujourd'hui, impossible de compter. En effet, la pratique s'est répandue de façon fulgurante, cela dans toutes les couches de la société et dans de nombreux pays.

Les personnes tatouées sont jugées plus négativement

L'on parle réellement de phénomène en vogue. Cela dit, même si le tatouage se démocratise, après un historique pour le moins tumultueux, la question de la stigmatisation est encore d'actualité. Kristin Broussard et Helen Harton, deux chercheuses américaines spécialisées dans le domaine de la psychologie, démontrent à travers une de leurs études que la perception des personnes tatouées varie

de celle des personnes non-tatouées. Leur étude expérimentale présente des photographies des deux catégories à des étudiant-e-s universitaires aux Etats-Unis, et les résultats sont frappants. Les personnes tatouées sont jugées plus négativement, et ce sur plusieurs plans: des comportements de consommation d'alcool excessifs, des traits de personnalités moins appréciés, une intelligence réduite. Autre découverte intéressante, mais peu surprenante: les perceptions varient selon le genre. Les femmes tatouées sont perçues comme ayant des mœurs sexuelles – trop – libres, ce qui ne se retrouve pas chez les hommes, et de manière générale, sont plus fortement jugées négativement. Cela dit, les femmes tatouées sont perçues comme plus indépendantes et fortes.

L'altérité construite

Il est donc paradoxal de concevoir l'idée d'une stigmatisation à l'égard

d'une pratique devenue tellement courante. Et pourtant! Toujours selon les deux mêmes chercheuses, les stéréotypes et stigmates servent à justifier la mise à l'écart de certains groupes, et de manière plus générale, légitiment des différences sociales. René Knüsel, professeur ordinaire à l'Unil et politologue, dans son ouvrage collaboratif avec Alexandre Dubuis nommé *La pratique du tatouage, un signe de distinction grégaire*, s'intéresse aussi à la perception et comment elle peut être construite.

«Une identité sociale est toujours porteuse d'a priori»

Il explique qu'«une identité sociale est toujours porteuse d'a priori, et une caractéristique personnelle peut devenir un stigmate si elle ne

correspond pas à ces a priori. Un camionneur avec un aigle tatoué dans le dos choquera beaucoup moins qu'une jeune fille "de bonne famille" portant le même tatouage!» L'identité sociale véhiculée et affirmée par un tatouage est alors victime d'interprétation, qui elle-même dépend de facteurs externes. L'origine, les valeurs religieuses et les expériences personnelles façonnent nos visions du monde, et nos attentes en sont par conséquent forgées. «La différence entre le normal et l'anormal (ou stigmatisé) n'est donc pas objective: c'est la société qui par ses normes définit ce qui est normal de ce qui ne l'est pas.» écrit René Knüsel. Ainsi, n'importe quelle pratique est construite selon un regard social qui s'inscrit dans un temps et un espace circonscrit. Et pour le temps présent, ce regard s'avère sévère à l'égard des peaux encrées. •

Yaelle Raccaud

En un coup d'aiguille: flash!

FLASH • Moins chers et plus rapides qu'un projet personnalisé, les tatouages flash conquièrent de nombreux-euses adeptes. La créativité du-de la tatoueur-euse est largement comblée mais le-la tatoué-e, faute d'une profonde réflexion, risque le désenchantement.

Tout se passe si vite lorsqu'on choisit de se faire tatouer un flash. Un coup de cœur, quelques coups d'aiguilles, mais parfois la tête n'est pas dans le coup. Dès le premier regard dans le catalogue de l'artiste, la beauté de ses courbes attire, puis après quelques instants passés en sa compagnie, on tombe amoureux-euse jusqu'à l'encre dans le plus profond de notre

être. L'encre scelle l'union entre la peau et l'image: elle durera peut-être toute une vie – pour le meilleur et pour le pire – ou se terminera dans le déchirement d'un divorce douloureux. Le mariage raté peut s'expliquer par la faible implication que demande un flash. Contrairement à un projet, qui, lui, est chéri, construit et apprivoisé depuis longtemps, ce type de tatouage peut plus facilement susciter des regrets. Faute d'une décision mature, la signification n'est pas entièrement mûrie.

La création libre

Les flashes sont par nature l'esquisse du-de la tatoueur-euse et non pas du-de la tatoué-e. L'artiste laisse éclore librement son imagination afin de réaliser de nombreuses palettes. Au fil des saisons fleurissent des nouvelles créations sur

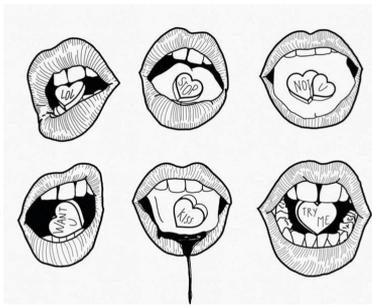
les réseaux sociaux. Des journées leur étant dédiées sont même organisées et enflamment de nombreux adeptes. Leurs coûts sont dérisoires et attirent le succès, mais à quel prix? D'un côté, il est rassurant de savoir que le-la tatoueur-euse est habitué-e à encre à répétition les mêmes figures. L'efficacité de l'artiste croît, mais la singularité de l'œuvre en pâtit. Le-la tatoueur-euse décline un même motif à maintes reprises, grâce à des nouvelles dissociations ou associations. Grâce à l'imagination abyssale, l'image peut se dériver à l'infini. Si l'on valorise l'unicité, il est nécessaire de plonger au cœur du travail créatif afin de s'assurer que chaque pièce est originale. Mais si l'on valorise l'art, il faudrait délivrer le-la créateur-trice de ses chaînes et lui confier sans restriction sa confiance et sa peau. Libre,

il-elle encre une œuvre d'art singulière sur le corps d'une personne qui la porterait toute sa vie.

L'efficacité de l'artiste croît, mais la singularité de l'œuvre en pâtit

La production artistique en serait ainsi valorisée et non pas confinée au cœur des quatre murs d'un musée. Loin de la poussière et de l'immobilité, elle vivrait et ferait magnifiquement corps avec l'être humain. •

Carmen Lonfat



@alixurderyourskin

Dis-moi ton tattoo, je te dirai qui tu es

IDENTITÉ • Bien plus qu'un simple marquage corporel, le tatouage fait office de symbole d'identité groupale ou personnelle. Il est le révélateur de soi ou d'une histoire collective. Un sujet longuement étudié par David Le Breton.

Marqueur d'appartenance communautaire, mais aussi témoin d'une existence personnelle, le tatouage peut avoir valeur d'intégration, de contestation sociale ou encore de construction de soi. Dans tous les cas, il révèle des enjeux identitaires. Accompagnateur de rites de passage permettant de lier l'individu au groupe, il permet également de mettre en lien l'individu et son soi.

Identité collective

Au sein des structures sociales traditionnelles, où priment la collectivité et l'appartenance à la communauté, les modifications corporelles accompagnent les rites de passage – empreints de significations partagées – qui marquent différentes étapes de la vie de l'individu. A ce sujet, David Le Breton, anthropologue et sociologue français, écrit dans *Tatouages et piercings, un bricolage identitaire*: «Au sein de ces sociétés, la lecture du tatouage renseigne sur

l'inscription de l'homme dans une lignée, un clan, une classe d'âge; il indique un statut et proclame son affiliation à une totalité symbolique. Toute singularité de la part d'un individu signifierait son exclusion de la communauté. Impossible de se fondre dans le groupe sans ce travail d'intégration que les signes cutanés impriment dans la chair.» En ce sens, le marqueur corporel est vecteur d'identité groupale, et non pas l'image de sa propre histoire personnelle.

Le marqueur corporel est vecteur d'identité groupale

A l'intersection des deux, il semble que les tatouages associés à la culture punk des années 1970 témoignent d'une volonté individualiste de s'approprier son corps, tout

en défiant l'ordre moralisateur d'une société marquée par les injonctions. Il s'agit en quelque sorte de marqueurs d'affirmation de soi, en dehors de toute considération collective, tout en étant une certaine forme de communication visuelle, révélatrice de la contestation partagée du système sociopolitique d'alors.

Identité singulière

Popularisé dans les années 1990, le tatouage sort ainsi du cercle restreint des sociétés traditionnelles et des milieux considérés comme marginaux, pour s'ancrer dans tous les types de secteurs et classes sociales. Affiliée à l'individualisme contemporain occidental, cette pratique fait émerger d'autres enjeux identitaires. Selon l'anthropologue, le marquage corporel donne lieu à une initiative et une appropriation personnelles. Il explique: «Si un lien existe avec une symbolique quelconque, l'individu doit dès lors en expliquer aux autres

la signification. Et si elle est essentielle à ses yeux, elle ne l'est pas nécessairement pour ceux qui lui sont le plus proches. Nous sommes aux antipodes du statut culturel des marques dans les sociétés traditionnelles.» C'est la singularité de l'être qui se dessine sur sa peau; en quelque sorte une inscription de soi sur soi. Dans *Signes d'identité: tatouages, piercings, etc.*, David Le Breton affirme que «l'individu est devenu le producteur de sa propre identité. Il entend faire de son corps un faire valoir, un porte-parole de l'image qu'il entend donner de lui-même.» Finalement, comme disait Paul Valéry: «Ce qu'il y a de plus profond dans l'Homme, c'est la peau.» Le tatouage renverrait peut-être même à l'essence de soi. •

Mathilde de Aragao

L'auditoire Street Tattoo

ARTS • Pourquoi choisit-on de se faire tatouer tel ou tel motif? Question d'affinité à un style, un symbole particulier, représentation d'une période de vie, coup de cœur éclair... Cette page est dédiée à certains tatouages portés par nos membres du Comité, qui ont décidé de partager leur art et une partie d'eux-mêmes.



El Churros

Les tatouages de Carmen

L'arbre — mélèze ou sapin — incarne mon attachement à la nature et ses bienfaits. En ses branches trône aussi la présence d'un être cher qui n'est plus.

Les deux androgynes portent en leur sein la dualité sous toutes ses formes.

Les masques tout en courbe symbolisent les différentes phases de l'évolution, évidemment ancrée dans la nature grâce aux feuilles. Ma talentueuse amie Klea Ott me les a tatoués de ses doigts de fée; elle est très appliquée et surtout perfectionniste. Je suis sous le charme de la finesse de ses traits. •



Les tatouages de Mathilde

Ce mandala m'a été tatoué par Orge Kalodimas, un tatoueur grec renommé qui travaille entre Athènes (au Sake Tattoo Crew) et New York (au South Shore Tattoo Co.). Il représente en quelque sorte la sérénité et l'essence de soi.

Pour ce qui est du cheval, il s'agit du cheval de Guernica peint par Picasso et tatoué par le talentueux Dario, à Rome (chez Ultimi Romantici Tattoo). J'ai juste eu un coup de foudre pour le dessin et en vrai je le trouvais amusant sur ma jambe. •



Carmen Lontfat



Klea Ott



Le tatouage de Maxime

Je me remémore, non sans rire, la séance de tatouage, car je voulais quelque chose de «sauvage», ai-je dit à ma tatoueuse. C'est ma seule pièce qui ne soit pas la reproduction d'une image qui avait germé dans ma tête; ainsi il y a toute la spontanéité et le travail d'une artiste qui s'en dégage. •



Travailler parmi les encres

FORMATION • Artiste, à l'écoute et doué-e en affaires, les qualités requises pour être tatoueur-euse sont nombreuses. Le moyen le plus efficace d'accéder à ce métier reste le stage chez un-e tatoueur-euse établi-e, mais il n'est pas si facile de se faire une place au soleil.

Le métier de tatoueur-euse fascine et intrigue: ce n'est certainement pas un métier comme les autres. La relation à la clientèle est intense et particulière – en effet, par leur art, par l'acte d'encre pour toujours un motif sous l'épiderme du-de la futur-e tatoué-e, ils-elles participent en quelque sorte à l'écriture d'une histoire de vie. Un tatouage n'est jamais anodin et le choix de l'artiste qui le réalisera non plus. Parmi les nombreux-euses tatoueurs-euses que l'on peut rencontrer, notamment exposés sur Instagram ou simplement au détour des vitrines des salons de tatouage d'une ville, il est intéressant de se pencher sur le parcours de ces virtuoses de la machine à tatouer. Quels sont les rouages de ce métier? Comment accède-t-on au valorisé statut de tatoueur-euse expérimenté-e et à quoi ressemble le paysage du tatouage en Suisse romande?

Une transmission de maître à élève

«Pour moi, la plus belle manière de se former, c'est de passer un certain temps chez un tatoueur expérimenté», nous dit Pauline, propriétaire du salon Poca Tatoo à Lausanne. Il s'agit donc de faire un stage où il sera possible, nous explique-t-elle, «d'apprendre graduellement le métier, d'abord par l'observation, puis par le tatouage sur des peaux synthétiques ou de porc, avant d'entreprendre ses premières petites pièces sur des clients: des lettrages, des symboles, des logos.» Ces stages permettent d'intégrer les compétences requises, qui sont nombreuses et diverses.

«Se former chez un tatoueur expérimenté»

«Il faut non seulement savoir dessiner, savoir tatouer, savoir accueillir un client, comprendre et traduire sa demande. Connaître les règles d'hygiène qui régissent un salon de tatouage, monter et démonter son matériel, commander du matériel, tenir une comptabilité.» Ces collaborations entre tatoueur-euse et



apprenti tatoueur-euse sont donc la voie royale pour s'accomplir dans le domaine et elles peuvent durer «de six mois à cinq ans selon les personnes et parfois même toute une vie». En effet, après leur stage, de nombreux-euses apprenti-e-s restent chez leur maître de stage. En s'associant ainsi, le salon se dote de nouvelles perspectives. La transmission du savoir-faire s'assure donc sur un mode très personnel, de génération en génération, le lien entre tatoueur-euse et apprenti-e se basant sur une appréciation mutuelle du travail de l'autre.

Le marché du tatouage en Suisse romande

Mais ces places de stage ne sont pas faciles à dénicher: en effet, Pauline nous apprend que le marché du tatouage en Suisse romande est saturé. Dans son studio, elle reçoit «des demandes d'aspirant-es tatoueur-euses une à deux fois par mois depuis déjà deux à trois ans». Elle soulève également un autre problème: une montée de l'amateurisme, qui participe à la saturation du marché. «Ces tatoueur-euse-s amateurs-trices cassent les prix et font du mauvais travail, que nous sommes obligé-e-s de récupérer par la suite. Les gens nous demandent ensuite de recouvrir les tatouages, qui peuvent être mal réalisés ou infectés», déplore la tatoueuse. Mais si le marché est saturé, elle ne dénote pas

de compétitivité entre tatoueurs et tatouées déjà établi-e-s. À l'inverse, il se crée une forme d'entraide et d'admiration mutuelle. «J'aiguille très volontiers mes clients vers des bons tatoueurs de style que je ne pratique pas, comme le traditionnel japonais par exemple, pour qu'ils puissent obtenir ce qu'ils veulent de la plus jolie manière», révèle-t-elle.

La pratique du tatouage reste profondément humaine

Ainsi, la pratique du tatouage reste profondément humaine et la Suisse romande semble être un cadre idyllique pour cet art. Pauline dénote à Lausanne et sur l'arc lémanique en général «un énorme engouement pour le tatouage, beaucoup de bouche-à-oreille et de bonnes retombées. Les clients sont très renseignés et scrupuleux. Ils se montrent volontaires et disciplinés dans la démarche.» S'il n'est pas facile d'accéder au métier de tatoueur-euse, il est néanmoins, pour les quelques chanceux et persévérants artistes, un métier agréable à pratiquer. •

Fanny Cheseaux

Colonne d'opinion

Style de tatouage

Le cosmos dans la peau

Ces dernières années, avec la vague d'encre épidémique et sa démocratisation dans nos sociétés occidentales, nous avons vu apparaître et s'implanter une iconographie particulière, reliée au cosmos. Des soleils, des lunes, et une myriade d'allusions à notre galaxie se sont vus inscrits *ad aeternam* sous les épidermes. À notre échelle, nous pouvons dire que le corps est notre univers, notre cosmos dans lequel viennent s'inscrire de nombreux corps célestes en gravitation. J'entends par-là imager les émotions, les pensées, les désirs qui nous traversent, nous habitent en peuplant notre propre galaxie. En somme, je vous parle ici de l'intériorité des hommes qui va, par cet intermède, se retrouver dans le champ du tatouage, une pratique à caractère hautement symbolique. À travers cette démarche, il est donc possible d'y voir diverses interprétations, à commencer par celle illustrant la dimension de pérennité allant de pair avec l'acte de se faire tatouer. En inscrivant durablement la permanence de l'univers sur son corps, cela peut s'apparenter à une manière de se situer dans la marche du monde, de se rapprocher d'éléments non tangibles mais pourtant immuablement présents au sein de notre univers. La lumière qu'ils dégagent, leur aura, ont aussi un pouvoir d'attraction puissant. Se faire tatouer les émetteurs de ces doux rayonnements pourrait donc s'apparenter à une forme contemporaine d'entrer en possession d'un morceau de roche lunaire. Le tatouage à esthétique cosmologique serait donc une manière de devenir un témoin de la création de l'univers. Un choix de motif pour se rappeler que, malgré les aléas de vie du commun des mortels, chaque matin, à l'aube, le soleil se lèvera et que chaque soir, fidèlement, la lune, nous accompagnera dans les bras de Morphée. •

Lisa Angiolini

Adepte de tatouage amateur

AUTODIDACTE • C'est pour leur style, leur originalité, leurs designs, et surtout leur talent d'artiste que ces tatoueur-euse-s amateur-riche-s sont appréci-e-s de leur clientèle, qui ne fait qu'augmenter.

Il n'existe pas encore, en Suisse, de formation propre au métier de tatoueur-euse, les stages en studio sont donc l'unique moyen d'y accéder. C'est d'ailleurs peut-être pour cette raison que nombreux-ses tentent leurs chances dans le métier sans formation. Le tatouage *handpoked*, ou encore appelé *stick n'poke*, est celui préféré des tatoueur-euse-s en herbe. Il s'agit d'une technique qui permet de se rendre pleinement compte de la profondeur à laquelle se plonge l'aiguille dans la peau et qui de plus ne requiert pas d'électricité. Tout aussi efficace que la machine, elle demande aussi les mêmes précautions sanitaires. Bien qu'effectué hors-salon, le *stick n'poke* peut tout à fait respecter ces mesures, il suffit de s'assurer que le matériel utilisé est stérilisé et approprié au tatouage.



Comment apprendre à tatouer ?

Entre émissions, vidéos et tutoriels, il est tout de même nécessaire de passer à l'essai. Pour cela, il existe des substituts de peau tels que le pamplemousse ou encore la peau en silicone; mais Iman, tatoueuse amatrice, nous explique être «assez rapidement

passée à de la peau, il n'y a que ça de vrai». Ses premiers tatouages, comme bien d'autres, elle les a effectués sur elle-même. Un processus, nous dit-elle, permettant d'expérimenter «les deux rôles»; celui de client et de tatoueur. Si les premières personnes enclines à se faire tatouer sont souvent des proches, pour atteindre une plus grande clientèle, il faut faire preuve d'un peu d'ingéniosité. Parmi le nombre foudroyant de réseaux sociaux, la plateforme Instagram semble la plus appréciée des tatoueur-euse-s en herbe. Elle permet d'y publier les images des tatouages effectués, comme Iman, qui utilise son compte @nobodiicares.handpoke afin d'atteindre un plus large public. Bien qu'il soit toujours possible de se faire tatouer avec un dessin choisi au préalable, sans que le-la tatoueur-euse n'y

change le moindre détail, ces artistes semblent favoriser leurs propres designs.

Le choix du tatouage se fait souvent «sur le moment»

Yan, de son pseudonyme @p_a_v_l_o_k, explique que chérissant «la spontanéité du moment», le choix du tatouage s'est toujours fait «sur le moment», quitte à en confectionner un collectivement. Ceux et celles partant à la recherche des œuvres de nos apprenti-e-s tatoueurs-ses paraissent ravi-e-s de servir, pendant un instant, de toile à leur artiste. •

Furaha Mujynya

Tatouage: le CV du prisonnier

SOCIÉTÉ • On estime qu'en Suisse, un détenu sur dix se fait faire un tatouage «artisanal» en prison. Dans la Russie de Staline, cette pratique était monnaie courante au point qu'un détenu sans tatouage n'avait aucune existence sociale.

Depuis le début du XX^e siècle, les tatouages ont une place particulière dans les prisons russes. Si aujourd'hui les tatouages peuvent être un accessoire de mode, dans le monde carcéral, leur fonction n'est pas qu'esthétique, mais relève du langage propre à cet univers. La biographie de chaque détenu-e-s s'encre sur son corps et chaque motif signifie une information particulière: les années à passer en prison, la position hiérarchique, le type de crime commis et quand. Le témoin privilégié de ces pratiques fut Danzig Baldaev, né en 1925.

La biographie de chaque détenu-e s'encre sur son corps

Il officiait en tant que gardien à Kresty, l'une des prisons de Leningrad. Anthropologiste amateur, il s'attela à dessiner et photographier les tatouages

des détenu-e-s, puis à les étudier et à tenter de percer leurs significations. Ses travaux effectués sur plus de trente ans – de 1948 à 1986 – furent réunis dans un livre nommé *Russian Criminal Tattoo Encyclopaedia*. Si, sous le régime de l'URSS et jusqu'à la chute du Mur de Berlin les tatouages étaient très prisés dans l'univers carcéral et le goulag, la pratique a peu à peu décliné depuis la fin des années 1980, ce d'autant que le tatouage s'était répandu dans la population.

Collection morbide et fascinante

Parmi les motifs les plus récurrents, on trouvait les églises et particulièrement les clochers, ceux-ci représentant le nombre de condamnations ou le nombre d'années passées en prison. Lorsqu'un prisonnier arborait une vierge à l'enfant, cela signifiait qu'il avait commencé sa vie criminelle alors qu'il était encore mineur et s'il se faisait tatouer des menottes sur les poignets, il avait été condamné à cinq ans de prison.

Symbole morbide, le crâne posé sur une croix d'os signifiait une peine à perpétuité. Cependant, le décompte des années n'était pas le seul objet des tatouages. Ceux-ci renseignaient également sur la nature du crime perpétré. Une sirène indiquait une agression sur mineur; le chat signalait un voleur; le tigre, une altercation avec les forces de l'ordre.

Stigmatisation des marginaux

Mais le tatouage n'était pas nécessairement un acte libre dans un univers d'oppression. Certains se voyaient tatoués de force par leurs codétenus. Les tatouages avaient alors une fonction avilissante et marquaient leur porteur comme victime toute désignée de mauvais traitements. Les détenus homosexuels se voyaient généralement marqués par des motifs obscènes. Ainsi, ils étaient stigmatisés dans les prisons et étaient victimes d'agressions sexuelles par leurs codétenus. Il en allait de même des

détenus condamnés pour pédophilie qui se voyaient affublés d'un cœur au sein d'un triangle, signifiant qu'ils étaient des «intouchables». Aucun détenu ne devait se lier à eux, mais paradoxalement ils étaient considérés comme étant à la disposition de tous. D'autres détenus, simplement en perdant leur rang dans la hiérarchie de la prison, se voyaient marqués au visage. Les délateurs pouvaient également se voir marqués d'une croix gammée sur la joue. La symbolique des tatouages n'était pas que biographique. Ils avaient également un but politique. En effet, certains se faisaient tatouer les portraits des dirigeants soviétiques de l'époque, dans des poses comiques ou obscènes en signe de protestation contre le régime et l'autorité en général. Or le tatouage était déjà en soi illégal en prison. Ainsi, quitte à se tatouer, autant pousser l'irrévérence et la provocation jusqu'au bout. •

Malory Fagone

Me, myself and I

TECHNOLOGIES • GAFA, quatre lettres qui retentissent à travers le monde comme le symbole du millénaire nouveau aux centaines d'amis à portée d'un clic et aux discussions à toute heure. Alors qu'une rencontre peut avoir lieu depuis le confort de son salon, les réseaux sociaux semblent avoir propulsé le rapport à l'autre dans une nouvelle dimension. Est-ce véritablement celle du réel et intense relationnel?

Ultime recours à la solitude d'un instant, parades aux œillades de l'avanie: les nouvelles technologies ainsi que leurs dérives se sont imposées comme rouage essentiel à la passionnante complexité de notre comportement en société. Distant souvenir pour certain·e·s, amère dystopie pour d'autres, l'absence de ces dernières fut, néanmoins, bien réelle pour de nombreuses générations où pouvoir constamment être en contact avec le monde extérieur était relégué au rang des frivolités de la pensée. Aujourd'hui, alors que nous entrons dans une nouvelle décennie, la question des impacts des nouvelles technologies sur nos relations se pose. Nombreux·ses penseur·euse·s, écrivain·e·s et artistes se sont prononcé·e·s sur l'omniprésence de la technologie; France Gall évoque un monde où «les gens parlent trop», un monde dénué de mystère avec «de moins en moins de rêves».

La distance n'est plus cet infranchissable rempart à la vigueur dans une relation

Albert Einstein affirme que la technologie – parlant de celle datant d'avant sa mort en 1995 – a «dépassé notre humanité». L'écrivain et voyageur Sylvain Tesson déplore une mutation digitale qui «n'entretient pas le charme, la beauté, le mystère, l'intensité et la profondeur de la vie». Baroud d'honneur d'une élite surannée ou véritable prise de conscience?

Un mariage moderne

Le XXI^e siècle incarne l'ère où caprices créateurs, travail et névroses l'ont emporté sur d'innombrables heures passées reclus dans son garage ou sa chambre de jeune étudiant à



Omniprésence des smartphones: photographie prise au Guggenheim Museum à New York.

Harvard. En effet, dévouement et sueur sont à l'origine de quelques inventions qui bousculèrent nos manières de rentrer en contact avec les autres. Facebook, Twitter, Instagram, WhatsApp, ou encore l'iPhone sont devenus en peu de temps des outils (presque) incontournables pour construire et faire vivre nos rencontres, nos amitiés, nos passions. L'opportunité inouïe de partages, d'expressions et de sociabilisations est indéniable. Jadis impitoyable némésis d'un rapport entre deux personnes, la distance n'est désormais plus cet infranchissable rempart à la vigueur dans une relation. Cependant, cette considérable digitalisation de nos contacts se poursuit parfois jusqu'au mépris des émotions, jusqu'au mépris de l'ineffable ressenti d'un instant partagé. L'immense avancée technologique est-elle suffisante pour répondre à notre irréfragable besoin de chaleur humaine? Alors qu'elle nous amène à filmer un concert plutôt que de le vivre, à commander plutôt que de se déplacer, à s'écrire plutôt que de se voir, nous ne pouvons nier que la technologie nous retire une partie de la riche texture des rapports humains. Pour Sylvain Tesson: «Ces phénomènes déclarent la

guerre au mystère, à l'imprévu, à ce qui fait la substance de la vie.»

Esclave ou acolyte?

L'intime lien que l'Homme a forgé avec le numérique semble évoluer dans les eaux troubles du progrès où l'harmonieux peut vite se retrouver submergé par le diktat du superficiel. En effet, l'efflorescence des nombreux réseaux sociaux a plongé notre génération dans la constante mise en scène où l'on cherche à défier la morosité du quotidien. De cette mise en scène découle une certaine forme d'hypocrisie, la réalité se perd au profit de ce que l'on cherche à montrer à nos centaines d'amis. On est à l'affût du moindre *like*, du moindre commentaire dans l'espoir d'être approuvé·e par le grand œil esthète de l'ultra médiatisé.

Un repli sur soi pour mieux plaire aux autres

On se complaît dans la construction de notre identité numérique, jusqu'à croire que nos *followers* ne pourront se passer d'un cliché de notre plat de tagliatelles. La beauté des réseaux sociaux réside peut-être

dans cette ambiguïté: un repli sur soi pour mieux plaire aux autres. Est-ce le résultat d'un asservissement au superflu? Pas forcément car nul ne peut nier que l'on cherche à plaire aux gens qu'on aime. Toutefois, les réseaux sociaux ont apporté une profonde pluralité à ce désir, nous menant parfois à perdre de vue l'essentiel.

L'émotion à l'ère du digital

Lancée sur les rails du technicisme, notre société se retrouve en constante mutation où l'immuable d'aujourd'hui devient l'éphémère de demain. Propre de l'Homme, ce dernier s'adapte, évolue mais plus que jamais il est crucial de préserver ce qui le rend Homme: l'émotion. Emotions qui se retrouvent quelquefois remplacées par cette nouvelle légèreté que nous apportent les technologies au quotidien. Il ne s'agit pas de se hisser sur la tour d'ivoire du technophobe et refuser l'inévitable mais de préserver un rapport à l'autre qui ne perd pas son sens, son souffle.

Préserver un rapport à l'autre qui ne perd pas son sens, son souffle

Il s'agit de regarder en face plutôt que de bondir sur la première notification. Il s'agit de savoir quand l'intensité de l'instant présent l'emporte sur la soif d'alimenter son profil. Il s'agit de protéger le naturel et tempérer le superflu. Il s'agit de comprendre qu'un regard vaut mille mots. •

Lancelot Bédât

Délestons le monde paysan

AGRICULTURE • Toujours plus préoccupé-e-s par les enjeux écologiques, les consommateur-trice-s cherchent à acheter des produits locaux et de saison. Cela concerne pour l'essentiel des denrées issues de l'agriculture helvétique. Mais qu'en est-il des producteur-trice-s? Quelles sont leurs préoccupations?

La terre s'éveille gentiment d'un hiver Lclément, bercée par les doux rayons d'un soleil printanier. Il est difficile de résister aux impératifs de confinement exigés par le Conseil fédéral, si bien que certain-e-s osent une discrète évasion dans la campagne pour y prendre l'air. Les quelques citoyen-e-s qui s'y aventurent furtivement constatent avec surprise que si le monde entier retient son souffle, la paysannerie helvétique poursuit son inlassable activité: il faut fertiliser les sols, éliminer les mauvaises herbes et semer. Ce secteur d'activités rattaché à la nature devrait être idyllique, mais des statistiques alarmantes font tâche d'huile.

Un stress et un certain malaise dans la profession

Que ce soit le nombre d'accidents mortels (une quarantaine par année) ou le risque de suicide (+37% par rapport au reste de la population), ces chiffres montrent un stress et un certain malaise dans la profession. Quelles en sont les causes? Esquisse de ces poids qui broient les épaules des paysan-ne-s.

Le fardeau de l'incertitude économique

Dans une économie en perpétuelle quête d'accélération et de flexibilité, le monde agricole, dont le cœur bat au lent tempo des saisons, est submergé par

ce nouveau rythme effréné: ce qui était avant-gardiste il y a si peu de temps se retrouve dépassé aujourd'hui. Cette haute incertitude du lendemain est un poids terrible pour le-la paysan-ne qui, pour satisfaire les exigences de l'industrie et *in fine* des consommateur-trice-s, doit investir dans de nouvelles machines et reconverter régulièrement ses infrastructures. Ces investissements structurels, indispensables à la survie d'une exploitation agricole, requièrent des sommes colossales, obligeant l'agriculteur-trice à s'endetter pour survivre. Malheureusement la demande change en quelques mois, laissant l'agriculteur-trice avec des machines flambant neuves et des dettes sur les bras. «C'est un système vicieux dont il est impossible de sortir», assure Christophe Spahr, agriculteur à Villars-le-Grand.

Le poids de l'Etat

Heureusement pour les paysan-ne-s helvétiques, l'Etat ne les laisse pas seul-e-s dans cette jungle libéraliste. En effet, pour compenser l'ouverture du marché agricole, la Confédération soutient les paysan-ne-s à l'aide de paiements directs contre des compensations, notamment écologiques. Ainsi l'agriculture suisse ne s'incline pas face à l'agriculture intensive et peu scrupuleuse de certains pays. Ces paiements représentent certes une manne pour les agriculteurs-trices, mais ils augmentent aussi les tâches

bureaucratiques complexes puisque pour les obtenir, les conditions sont toujours plus pointues et spécifiques. De plus, ils changent au gré du vent politique tous les quatre ans, introduisant une fois de plus une marge d'incertitude dans les investissements structurels des agriculteur-trice-s.

«On se sent constamment observé, jugé»

Enfin, ces dernier-ère-s se sentent constamment observé-e-s par le *Big Brother* étatique qui, par le biais de ses agents faisant des visites d'exploitation à l'improviste, n'hésite pas à pénaliser les paysan-ne-s qui ne sont pas en règle. «On se sent constamment observé, jugé» affirme un agriculteur.

Une société oppressante

Cette glaçante sensation d'être perpétuellement observé-e ne se limite malheureusement plus à l'Etat, mais s'étend désormais à un pan toujours plus large du monde social, et un néologisme a même été inventé pour caractériser ce harcèlement: l'agri-bashing. Avec la mouvance écologiste, de plus en plus de citoyen-ne-s désignent les agriculteur-trice-s comme des empoisonneur-euse-s ou des pollueur-euse-s, et ce malgré des conditions d'octroi de paiements directs toujours plus strictes sur ces thématiques. «Je me suis fait vilipender par un passant alors que je semais des engrais bios dans l'une de mes parcelles [...] Avant on se réjouissait quand les gens venaient nous voir. Maintenant on a plutôt peur, on a de mauvaises appréhensions dès qu'une silhouette se dessine sur le pas de porte», expliquait un agriculteur vullierain, la mine déconfite. De plus en plus de personnes en veulent au monde agricole, et lorsque la sonnette retentit, le-la paysan-ne retient son souffle: est-ce un-e créancier-ère, un-e contrôleur-euse ou un-e concitoyen-ne acrimonieux? •

Chronique polémique

Pas terrassées!

La loi sur l'aménagement des terrasses remodelera les rues de Lausanne. Projet esthétique ou lourde contrainte?

Existe-t-il meilleure sensation que Ede se détendre sur une terrasse, le soleil sur la peau et un verre à la main? Un rêve qui semble bien lointain du fond de notre confinement... En ville, les terrasses sont des havres de détente, permettant à la fois relaxation et absorption du bourdonnement de la vie citadine. L'on y regarde passer les pressé-e-s passant-e-s, l'on y noue et dénoue des relations amoureuses. A Lausanne, on décompte quelques 500 terrasses. Mais d'ici le printemps 2022, le paysage risque de changer drastiquement. En effet, une nouvelle loi sur l'aménagement et l'aménagement des terrasses a été votée par la Municipalité de Lausanne en juin 2019. Alors, quels seront les réels changements? Au programme: interdiction d'utiliser du plastique comme matériel pour les chaises, tables et installations, au profit du bois et du métal. De plus, les éléments de séparation sont proscrits, sauf s'ils sont constitués de plantes vertes. Le tout dans le but d'harmoniser les terrasses, afin de rendre la ville et les rues plus esthétiques; plutôt réjouissant, mais cela inquiète les restaurateur-trice-s. En effet, ces changements pourraient leur coûter cher et il-elle-s craignent de perdre leur pouvoir de décision sur leurs espaces. Mais, petite victoire pour eux: la Municipalité n'a pas réussi à imposer un panel de choix de couleurs! Les commerçant-e-s pourront toujours peindre leur mobilier en rose fluo si le cœur leur en dit (tant qu'il n'est pas en plastique). De plus, des dérogations au cas par cas restent possibles. Le Café de Grütli, près de la Place de la Palud l'a prouvé en recevant, à l'occasion des JOJ 2020, l'autorisation d'installer des télécabines devant son établissement. L'idée de pouvoir manger une fondue dans une cabine en plein centre de Lausanne semble avoir fait fondre les législateur-trices – prouvant qu'une certaine marge de manœuvre subsiste. Alors, on se donne rendez-vous à 18h au printemps 2022 sur une terrasse pour trinquer et constater les changements dans les rues de notre douce cité lacustre? •



Emilie Spahr

Emilie Spahr

Fanny Cheseaux

Relations romanesques

LETTRES • L'écriture manuscrite favorise des échanges plus sincères et la temporalité plus étendue valorise plus justement le poids de chaque mot. L'exercice est complet car il est aussi bien romanesque qu'artistique.

La technologie s'insinue dans tous les domaines de la société et empoisonne bon nombre des rapports sociaux (cf. article sur le délitement interpersonnel à la page 12). L'instantanéité des messages favorise la disponibilité, mais la qualité en pâtit car la distance aussi bien physique qu'émotionnelle les engourdit. Bien que les échanges soient plus nombreux, ils perdent souvent de vue l'essentiel: le partage sincère des émotions.

La main et le cœur s'alignent en un seul effort

Le retour à l'écriture manuscrite pallie aisément cette tare car la main et le cœur s'alignent en un seul effort.

Malgré l'absence de l'écrivain·e, sa présence surgit clairement à la lecture de sa lettre. Si l'exercice est parfaitement réalisé, l'on défie les impératifs temporels afin de réconcilier le présent et le passé en un seul instant.

Expérience romanesque et artistique

Lors des guerres, ce geste est romanesque car la présence de l'être aimé·e accompagne le·la combattant·e à des kilomètres de distance. Peu importe la situation, les lignes calligraphiées affrontent les balles de l'oubli et apportent un réconfort. Tant attendues, les lettres se portent comme des talismans sur le cœur et se relisent telles des incantations contre le drame absurde des batailles. Aujourd'hui aussi, «nous sommes en guerre». Répétée

à six reprises lors d'une allocution du président français Emmanuel Macron, la rhétorique est claire.

Plus que romanesque, la relation épistolaire est aussi une réelle œuvre d'art

L'on combat un ennemi de la pire espèce; il est invisible et ses dégâts sont colossaux. Tout un chacun devient alors un·e guerrier·ère en endossant sa responsabilité civile. Rester chez soi, se confiner et disparaître du monde sont les meilleures des armes, et elles sont à la portée de toutes et tous. Disparaissons

ensemble pour mieux faire disparaître le virus. L'occasion est belle pour retisser des liens avec un·e ami·e, un·e amant·e ou un·e membre de sa famille. Plus que romanesque, la relation épistolaire est aussi une réelle œuvre d'art. Libérées de la laisse technologique, les lignes s'enlacent magnifiquement sur le papier. Et elles ne sont pas seules; car selon l'inspiration au moment de la rédaction, des illustrations, extraits de livre ou encore sachets de thé les accompagnent. Finalement, la surprise ressentie au moment de la livraison de la lettre et la douce attente d'une réponse sont des sentiments uniques et merveilleux et ils sont propres aux relations épistolaires. •

Carmen Lonfat

La pratique de la chasse

GIBIER • La chasse est une pratique qui perdure depuis des millénaires, néanmoins elle reste inconnue pour une majorité de personnes. Plongée dans l'univers avec un jeune chasseur, qui nous révèle la complexité de cette activité.

Le peuple suisse aurait dû se rendre aux urnes le 17 mai prochain, pour se prononcer entre autres sur la réforme de la loi fédérale sur la chasse et la protection des mammifères et oiseaux sauvages. Si la situation de crise du coronavirus oblige à suspendre temporairement toutes votations, il permet à tout un chacun de prendre le temps de se documenter amplement sur les différentes initiatives. Sans rentrer dans le débat politique, *L'auditoire* a rencontré un chasseur afin d'en apprendre plus sur une activité qui semble aujourd'hui peu relayée dans les médias.

Permis de chasse

Il y a bientôt trente ans apparaissait le fameux sketch des Inconnus, dépeignant un groupe de chasseurs bourrus, plus doués dans l'art de la picole que de la chasse. Bien qu'il s'agisse d'une extrême caricature, Joey Cosendey, jeune charpentier-menuisier pratiquant



Jeremy Lopezenti

la chasse, affirme qu'«aujourd'hui beaucoup de préjugés et de méconnaissances perdurent sur cette activité» – dont l'ignorance de la stricte réglementation qui encadre la pratique. En effet, pour obtenir le permis de chasse, il est nécessaire de suivre une formation exigeante sur un ou deux ans, avant de réussir l'examen d'aptitude. Au total, une septantaine d'heures de cours visant à acquérir des connaissances approfondies sur la faune et la flore, la législation et l'éthique de la chasse, le maniement

des armes et des munitions ou encore la préparation du gibier – sans compter des journées préparatoires à l'examen, consacrées à des travaux pratiques. Un long apprentissage dont témoigne Joey Cosendey, avec ses deux grands classeurs remplis de documentation et l'ouvrage de référence sur la chasse en Suisse. Par ailleurs, ce dernier rappelle que les zones de chasse, le nombre d'animaux prélevés ainsi que la période d'activité sont durement réglementés; le démontre notamment l'art. 29 sur la chasse au sanglier: «Les chasseurs sont autorisés à pratiquer des tirs à l'affût ou à l'approche, sans chien, hors forêt, à l'aube et au crépuscule [...], durant les mois de juillet et août.»

Quelle nécessité?

Si la législation autour de la chasse est si spécifique, c'est qu'elle vise à maintenir la protection des animaux sauvages – dont les espèces rares et menacées – ainsi que la bonne

régulation des populations. Joey Cosendey explique que «c'est sur la base d'un comptage du gibier mené par les garde-chasses que les chasseur·euse·s reçoivent ensuite un quota de chasse par espèce». Pour l'association ChasseSuisse, qui «soutient l'exploitation responsable des populations sauvages ainsi que leur conservation», il ne fait aucun doute que la chasse est une nécessité, en ce qu'elle permet d'endiguer un surpeuplement et d'éviter des dégâts environnementaux, qui mettraient par ailleurs en danger les personnes vivant dans des zones périurbaines. Finalement, au sujet de la chasse dans nos assiettes, le jeune chasseur déplore le manque de restaurants qui proposent du gibier local. Selon lui, ce serait une bonne manière de faire valoir les produits locaux, d'encourager les circuits-courts et de redorer l'image du chasseur suisse. •

Mathide de Aragao

Et dans tout ça, que fait la FAE ?

Avant tout, nous espérons que vous vous portez bien. La situation actuelle est difficile et hors-norme. Cette dernière crée beaucoup de stress et de questionnements sur nos quotidiens respectifs. Au travers de cet article, nous souhaitons vous tenir au courant de nos différentes demandes, revendications et démarches futures. Ceci toujours dans un seul but: vous défendre et vous aider du mieux que nous le pouvons.

Les examens et nos revendications

En premier lieu, nous allons aborder les examens. Nous avons remis à la Direction de l'Université treize revendications afin d'assurer à tout un chacun des examens équitables et justes. En effet, le but est d'éviter que ce semestre compliqué ne pèse sur votre cursus académique. Un premier élément clé est la communication: nous avons en effet demandé à ce que vous soyez mis le plus vite possible au courant de tout changement concernant les modalités d'examens. Ensuite, il était essentiel que les deux sessions d'examens soient maintenues. De plus, nous avons émis la requête qu'en cas d'échec à la session de juin, ce dernier ne soit pas compté, que ce soit dans le cadre

du cursus universitaire ou des demandes de bourses et autres aides financières. De ce fait, nous avons aussi demandé que ce semestre ne soit pas comptabilisé dans la durée absolue maximale des études. En raison des problèmes de santé ou des urgences auxquels certain·e·s d'entre vous risquent d'être confronté·e·s, nous avons aussi demandé que toute absence à un examen soit excusé·e·. En plus, nous nous attendons à ce que les correcteur·trice·s prennent en compte les situations particulières des étudiant·e·s ce semestre. De manière générale, nous avons essayé de vous garantir une flexibilité maximum et une liberté de choix selon votre situation et les inégalités d'enseignement auxquelles vous allez devoir faire face.

Une flexibilité maximum et une liberté de choix selon la situation

Votées lors d'une assemblée des délégué·e·s extraordinaire le 25 mars dernier, ces revendications ont été majoritairement acceptées et intégrées au plan d'action de l'Université annoncé par Monsieur

le Vice-Recteur Giorgio Zanetti le 1^{er} avril. Néanmoins, un point a soulevé beaucoup de réactions: le traitement des premières années de Bachelor. Nous vous tiendrons au courant via nos réseaux sociaux et vous invitons donc à nous suivre (Facebook, Instagram). Nous sommes à présent intégré·e·s et sollicité·e·s lors des discussions qui se font à ce sujet. Tout au long de ce processus, nous défendrons vos droits et vous tiendrons au courant des avancées.

Les situations financières difficiles

Un second point très important pour vous tou·te·s: les difficultés financières. Nous avons mis en place un fonds d'urgence exceptionnel pour les personnes dont le travail aurait été impacté par la crise actuelle. Il consiste à faire un virement de CHF 200.- sur le compte bancaire d'un·e quelconque étudiant·e remplissant les critères d'octroi de ce service. Nous travaillons également en collaboration étroite avec le service social de l'Université afin d'aider au mieux le plus d'étudiant·e·s. De plus, notre fonds de solidarité étudiant est toujours disponible; vous pouvez demander que l'on paie directement une facture à hauteur de CHF 580.- maximum. Là aussi, il vous faudra remplir certaines conditions que vous pourrez trouver sur notre site.

Futures demandes

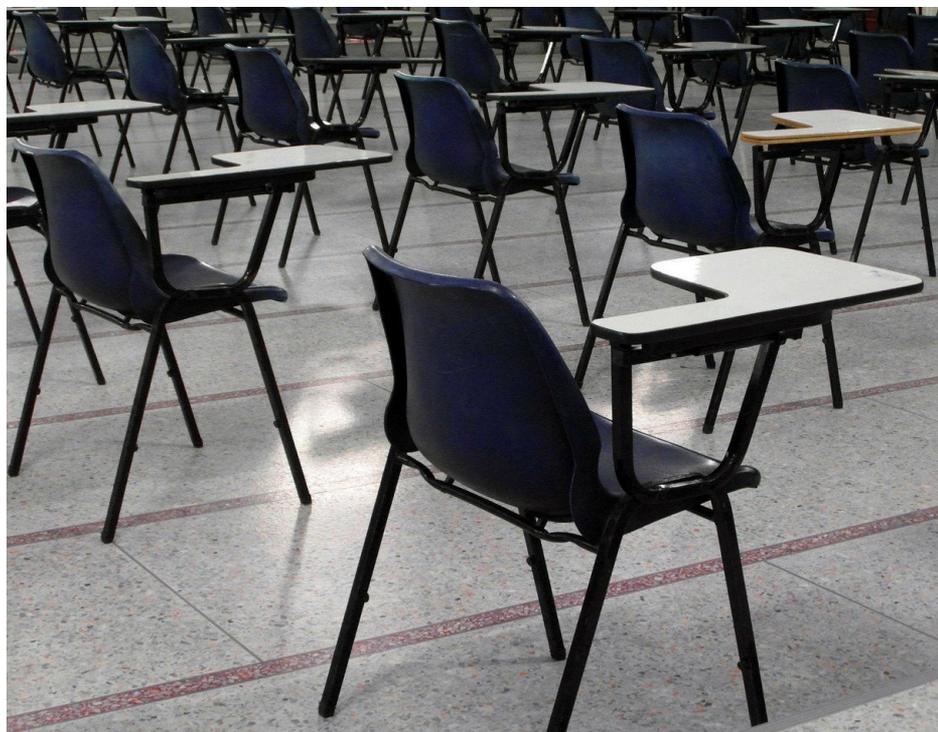
Enfin, nous sommes en train de préparer diverses autres demandes. Par exemple, en collaboration avec l'AGEPoly (Association Générale des Étudiants de l'EPFL), nous allons demander aux Transports publics lausannois (TL) de rembourser aux étudiant·e·s leur abonnement pour la période de confinement. Nous demanderons également un remboursement d'une partie de votre taxe d'étude du semestre. En effet, il

est impossible pour vous de profiter des différentes installations du campus. Que ce soit les bibliothèques, qui sont des lieux très importants pour nombre d'entre vous, ou encore les cours présentiels, qui sont, somme toute, d'une autre nature que les cours en ligne.

Défendre vos droits afin de faciliter cette difficile période

C'est pourquoi un remboursement partiel nous paraît adéquat. De plus, cela vous permettrait à tou·te·s de toucher un montant non-négligeable en ces temps compliqués. En conclusion, la FAE travaille au quotidien et du mieux qu'elle peut pour vous, et continue à défendre vos droits afin de faciliter cette période difficile. Nous sommes à votre disposition pour répondre à tous les problèmes que vous allez rencontrer et essayerons de vous aider au mieux. Comme dirait notre cher Jamy – tu sais celui qui était plus utile que ton prof de sciences en 5^e, celui de «C'est pas sorcier»: «Nous sommes confiné·e·s mais on reste en lien.» Alors ne vous inquiétez pas trop, et ne cédez pas à la panique, car vous ne manquez ni de notre aide ni de papier toilette. •

Matthieu et Léa



Psychédéliques: une science renaissante

ASSOCIATION • Les substances psychédéliques présentent aujourd'hui un grand potentiel dans le cadre psychothérapeutique. PALA est la première association estudiantine s'occupant de la vulgarisation scientifique interdisciplinaire de ce thème en Suisse.

Évoquer les psychédéliques suscite un débat immédiat. Images kaléidoscopiques, rituels chamaniques, concerts à Woodstock où fleurissent amour et pancartes anti-guerre du Vietnam... L'imagination supplante souvent la connaissance lorsque l'on parle de ces substances au passé



Argonaut

tumultueux. C'est pour répondre à ce constat que PALA (*Psychedelics Association of Lausanne for Awareness*) a été fondée: une association étudiante inédite en son genre en Suisse et dont le thème ne fut encore jamais abordé à l'Université de Lausanne. Pourtant, le monde scientifique n'a pas manqué d'explorer ce que cette classe mystérieuse de substances avait à offrir au monde. C'est d'ailleurs en nos contrées helvètes qu'Albert Hofmann fit la découverte fortuite du LSD et de ses effets (1943), initiant ainsi la première vague de recherche sur un sujet devenu tabou au terme des *sixties*.

La science psychédéliques de nos jours
Aujourd'hui, parler de substances psychédéliques n'est pas anodin, puisqu'elles sont au cœur d'une

véritable renaissance scientifique faisant suite à 50 ans de prohibition.

Intérêt de ces substances pour le traitement des troubles psychiques

Depuis les années 1990, on constate progressivement l'intérêt de ces substances pour le traitement des troubles psychiques avec la rigueur de la recherche scientifique moderne. C'est dans ce cadre que la FDA (*Food and Drug Administration*) attribua récemment l'étiquette de «*Breakthrough Therapy*» à la psilocybine, principe actif des champignons hallucinogènes, qui jouit grâce à

cela d'une accélération de la recherche et tests cliniques à son égard, au vu de son potentiel prometteur pour le traitement des troubles dépressifs résistants. C'est dans la continuité de ce mouvement historique que PALA se donne deux objectifs principaux: la vulgarisation du savoir scientifique autour des substances psychédéliques et de leurs différentes applications en psychothérapie d'une part; et la prévention des risques liés à leur utilisation non-supervisée de l'autre. Outre des événements ponctuels, PALA organise des *Paper Club* hebdomadaires ouverts à toutes et tous. Deux membres de l'association y vulgarisent un article scientifique de leur choix avant de laisser place à une discussion libre. Soyez-y les bienvenus! •

Federico Seragnoli

«Coronavirus: moving to online classes»

ENSEIGNEMENT • Afin d'endiguer la propagation de l'épidémie de coronavirus, l'EPFL, ainsi que l'Unil et d'autres institutions, a supprimé les cours présentiels. Une occasion de mesurer les progrès pour l'enseignement à distance.

Un courriel de Martin Vetterli, président de l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), a changé le mardi 10 mars à 16h la vie quotidienne de tous les membres de du campus. Il annonçait une première vague de mesures; les cours de plus de 150 personnes ayant pour consigne d'être enseignés uniquement en ligne. Deux jours plus tard, le jeudi 12 mars, ce mail est suivi de l'ordre de supprimer tous les cours présentiels avec effet immédiat. De son côté, l'Université de Lausanne (Unil) a suspendu les cours le vendredi 13 mars au soir, suivant les directives cantonales.

Les MOOCs comme appuis de cours
L'EPFL a été l'une des premières institutions majeures en Suisse à prendre des mesures drastiques. «Nous avons la chance d'avoir à l'EPFL des spécialistes de virologie, d'épidémiologie et d'infectiologie: c'est en nous basant sur leurs

recommandations que nous avons pu prendre rapidement les bonnes décisions, car nous avons l'habitude de traiter et d'analyser la matière scientifique», explique Martin Vetterli. Il rappelle que «l'EPFL est l'un des lieux les plus internationaux au monde et les plus denses du canton de Vaud (avec l'Université de Lausanne), et que nous avons donc une responsabilité encore plus grande pour juguler cette pandémie». La brusque décision d'éloigner tou-te-s les étudiant-e-s du campus n'a laissé aux professeurs qu'un week-end pour adapter leurs cours.

Une partie des cours était déjà donnée en ligne

Cependant, tout n'est pas à élaborer puisqu'une partie des cours est déjà donnée en ligne. De fait, l'institution développe activement les *Massive*

Open Online Courses (MOOCs) depuis huit ans. «Cette expérience, et les infrastructures en place, nous ont en effet permis d'être particulièrement rapides pour mettre en place l'enseignement à distance généralisé. Il est certain qu'un test à une telle échelle n'avait pas encore pu être mené. Mais je ne doute pas qu'il sera couronné de succès», résume Martin Vetterli. De plus, les MOOCs créent une alternative à l'application Zoom, utilisée par l'EPFL mais aussi par les gymnases et universités pour dispenser des cours à distance, et permettent de délester les serveurs. La situation permet ainsi de mesurer les progrès accomplis pour l'enseignement à distance. D'autant que la situation pourrait bien durer.

Prolongement possible de la situation
L'EPFL a ainsi annoncé qu'elle réévaluera sa situation le dimanche 19 avril. De son côté, l'Unil restera fermée en tout cas jusqu'au 30 avril.

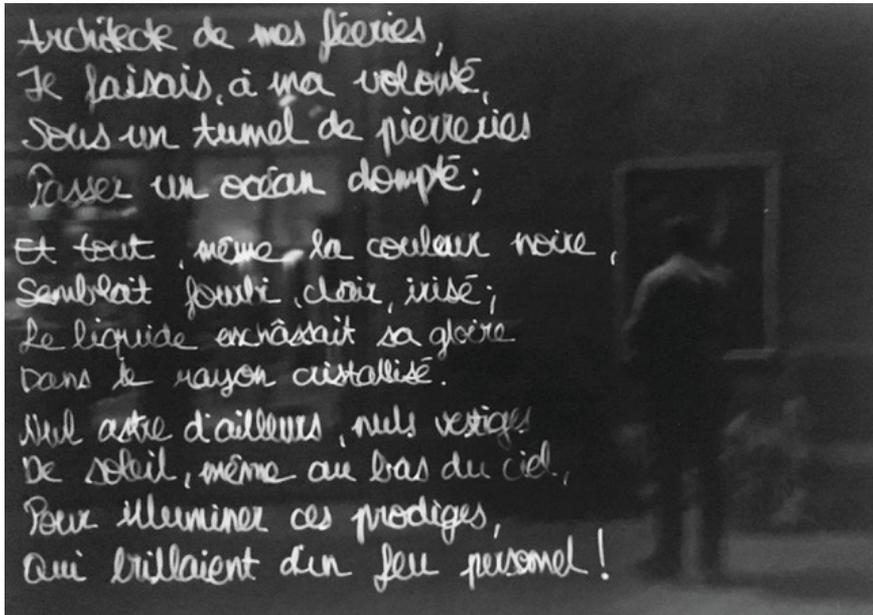
Plus pessimiste, l'École polytechnique fédérale de Zurich (EPFZ) a, elle, déjà supprimé les cours présentiels jusqu'à la fin du semestre de printemps.

La situation pourrait bien durer

Interrogé sur le risque d'être aussi contraint de prendre une telle décision, Martin Vetterli répond qu'il est «impossible de dire pour l'heure combien de temps nous devons observer l'isolement, mais il est probable, en effet, qu'un retour aux cours présentiels ne pourra pas se faire avant le prochain semestre». L'enseignement à distance a en attendant l'opportunité de faire ses preuves. •

Killian Rigaux

La Galerie des Arts



Carmen Lonfat

Mon Petit Artisanat

Je travaillais à la construction de personnages, modelant les quelques reflets de leurs personnalités, ces détails qu'on apercevra seulement comme un jaillissement et que l'on lira en creux de ma nouvelle. Souvent, je trouve ces petites lumières dans leurs gestes oratoires, quelques fois dans une grimace, plus rarement – mais cela arrive – dans leurs idées. Mais – comme je le disais – je travaillais, lorsque le bruit significatif du « mail reçu » me sortit d'un confortable espace de concentration. Maintenant, il me fallait y faire tour, guigner le digital. C'était peut-être quelque chose d'important.

On avait libéré un peu de place dans le journal universitaire, pas grand-chose, juste de quoi faire sentir quelques beautés. Mes personnages ne rentreraient jamais dans une si petite vitrine. La contrainte me narguait, défiant mon esprit qui sautait sur l'occasion pour fuir le travail; labeur quotidien que celle du verrier, bardelle en main prêt à sculpter la matière en fusion. Je faisais feuille blanche et laissais, sans vraiment le vouloir, l'autre projet; amputé.

J'avais regard sur vide; les schémas mentaux ne cessaient de s'écraser, cherchant l'angle d'attaque, la faille élégante, alors qu'une des clefs se laissa tourner dans la serrure. Rictus satisfait, soulagement. Les parties uniquement symboliques des petits pantins de mots pouvaient être montrées! Il suffirait d'évoquer un poignard en mouvement comme l'extension d'une main crispée et un cœur perforé par l'acier pour qu'émerge l'image d'une ultime étreinte guerrière; en quelques signes c'est un monde qui naîtrait.

Le lac scintillait de poils lumineux, j'étais loin derrière ma vitre, prêt devant ce récit nouveau où mille personnages, parties d'un tout, désireraient la même chance; la valeur qui s'enracine dans le trophée « publication ». L'art serait aussi une guerre, dans ce monde-là, heureusement si loin du nôtre. Le forgeron vétéran y serait adulé et ses créations, ancrées dans un patrimoine que l'on croirait immortel, illumineraient d'un faisceau quelques siècles qui le découvrirait, laissant disparaître dans un nuage d'obscurité, les glorieux ennemis d'autrefois. Les héros ne prendraient le dessus sur les autres qu'à la condition de remporter au moins une victoire contre eux-mêmes. Voilà donc une logique étonnante où l'ami serait à abattre par le fracas du bouclier en chacun.

Ce paradigme tout particulier n'existerait toutefois que sous la surface, derrière un masque des idées que tout ce monde énorme se devrait de revêtir; dans une poignée de main aveugle, des batailles sanglantes. Un paraître que certains, hors d'eux-mêmes, finiraient par confondre avec leur identité. Il faudrait que cette minuscule totalité littéraire brille singulièrement au-dessus des volontés concurrentes, qu'elle trouve une méthode, n'importe laquelle, pour dominer l'escarmouche.

Si j'avais pris le temps de l'écrire, cette fiction, elle serait une escapade, comme un détour qu'on prend pour admirer un paysage et voir, méditant, au-dessus de l'eau et au-delà des montagnes, le bureau de l'écrivain et cet artisan, mélangeant les couleurs, appréciant les textures, se laisser emporter par le palpable des possibles. •

Santiago Basurto

Maladicté

Ecouter d'la musique et m'péter les tympan
Pour remplir le vide dans ma tête en m'dopant
Puis écrire des mots en vrac sur du papier
Ecrire mes pensées en taches désordonnées.

Je me roule un stylo, j'tire des taffes de noir
Pour calmer mes pulsions poétiques au fumoir.
J'suis pas un accro et j'arrête quand je veux
Bien qu'ça calme mon âme quand je suis nerveux.

Je me suis perdu dans un monde plutôt sombre
De mots, d'écritures et de slam de pénombre.
C'est pas ma faute, j'étais fragile et innocent.
Moi, au début j'voulais pas, j'étais impuissant.
C'est à cause de mes mauvaises fréquentations
Qui m'ont embarqué dans c'jeu plein de tentations.

Fauve, Soan, Stromae; textes crus; voix cassées;
Y a quelqu'chose qui résonne quand j'les entends crier,
Qui frappe, qui saigne, ça me rend cinglé,
J'en dégueule des lettres sans pouvoir m'arrêter.

J'ferme les yeux mais mes doigts, eux, reconnaissent
Les pas d leur danse millimétrée sur l'clavier.
J'vais bien, j'suis pas triste, j'suis pas mort, j'suis pas né.
J'ai juste un peu le spleen et j'veux qu'on m'en laisse.

Mon problème c'est qu'j'en ai pas, j'vais plutôt bien,
Mon problème en fait c'est que je ne ressens rien.
Ils ont dû oublier de me coller un cœur,
Ils ont dû me laisser que sur le pacemaker.
Alors mes sentiments robotiques, pâles et fades,
Me tiraillent les tripes et me servent de façade.

Offrez-moi des pinceaux ou mêm'just'des crayons,
Un stylo quatr'couleurs, qu'j'dessine mes émotions,
Que j'peigne mes réactions, que j'sorte les armes,
J'ai perdu la notion des envies et des larmes.

Je suis en vie mais sans lame j'peux pas me défendre
Contre c'néant de sentiments, c'nuage de cendres.
J'ai jamais dit « j't'aime », mes neurones ont déraillé
Et j'suis sûr que mon cœur, lui il s'est arrêté.

J'écris ma douleur bien qu'ma vie soit onirique.
J'cours après des blessures mais j'suis asthmatique
Et ma vie parfaite est ma p'tite ventoline,
Ce putain de poison, cette putain d'héroïne.

Mais j'le cache, j'le gard' pour moi, moi l'anorexique,
J'montre pas, j'montre rien, j'ai mon propre lexique
Et j'ai peur de ces auteurs, c'est comme un vertige,
Mais j'déverse mes vers et j'aspire à leur prestige.

Derrière des zéros et des uns cathartiques
J'm'arrête, j'me pose, finalement j'suis vide.
J'me sens vivant, ça fait pas mal du bien au bide.
Encore une taffe, j'tire un trait – et j'écoute d'la musique. •

Gislain Cardinaux

Le sport: un outil diplomatique?

SOFT POWER • Le lien entre sport et politique existe depuis des siècles. De nos jours, il semble que les grandes manifestations sportives internationales, telles que les Jeux olympiques ou la Coupe du monde de football, soient mobilisées comme un instrument diplomatique.

«Du pain et des jeux!» C'est par ce vieil adage devenu maintenant célèbre que Juvénal, poète satirique romain, se moquait de la plèbe, trop obnubilée par les divertissements sportifs offerts alors par l'empereur pour se soucier de la politique. A l'ère des Jeux olympiques modernes, restaurés en 1894 à l'initiative de Pierre de Coubertin, la question du lien entre le sport et la politique demeure d'actualité. Aujourd'hui, il semble que les manifestations sportives internationales soient mobilisées par les Etats comme outil diplomatique.



L'équipe du Royaume-Uni à la cérémonie d'ouverture des JO de Londres en 1908.

Rivalités sous les drapeaux

Nul ne peut nier le sentiment d'identité nationale qui se dégage de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques, lorsqu'il est question d'admirer le cortège des drapeaux. Toutefois, concourir aux couleurs de sa patrie semble être l'héritage d'un contexte géopolitique mondial particulier: celui de la montée des nationalismes à la veille de la Grande Guerre et de la rivalité sportive du début du XX^e siècle, particulièrement marquée entre l'Empire britannique et les Etats-Unis. «A ce moment-là, l'idée s'impose dans la presse internationale que la victoire sportive nationale exprime la supériorité d'un système sociopolitique. Cela d'autant plus qu'aux Jeux de Londres en 1908, c'est la première fois que des équipes concourent sous leur maillot national», explique Patrick Clastres, professeur spécialiste de l'histoire du sport à l'Unil.

La réussite sportive serait le reflet de la réussite d'un Etat

En quelque sorte, la réussite sportive serait le reflet de la réussite d'un Etat. Par ailleurs, la compétition sportive entre l'URSS et les Etats-Unis, durant la Guerre froide, symboliserait également la volonté d'établir la dominance d'un régime politique, économique et social.

Capacité d'organisation

Cela dit, Patrick Clastres rappelle que «depuis les années 1970, les États-Unis et l'Union soviétique rivalisent également pour avoir les Jeux». Il s'agit là de tout l'enjeu géopolitique autour de la capacité à organiser un événement sportif international. «À l'ère de la télévision de masse, les Jeux olympiques, dans le contexte de la Guerre froide, sont un outil de diplomatie culturelle considérable. Les pays se saisissent de l'organisation des Jeux pour produire un grand récit national qui est adressé à l'ensemble de l'humanité, ce qu'on appelle le *countrytelling*», continue le professeur. De nos jours, la concurrence reste féroce afin d'obtenir l'organisation d'une manifestation sportive majeure, telle que les JO ou la Coupe du monde de football. Il s'agit d'une opportunité pour des pays émergents, comme le Brésil, qui souhaitent mobiliser cette capacité d'organisation pour s'imposer sur la scène internationale. Néanmoins, si la victoire sportive paraît dès lors moins importante dans les relations internationales, elle reste un vecteur de visibilité à l'échelle mondiale, favorable à de petits pays qui n'hésitent pas à investir massivement dans le sport, notamment en nationalisant des athlètes étrangers.

Importance stratégique

De ce fait, loin d'être uniquement un divertissement, une compétition ou encore un business, le sport paraît comme un véritable *soft power* et revêt une importance stratégique,

autant au niveau mondial que national. A ce propos, Patrick Clastres précise que «les compétitions olympiques sont un outil diplomatique assez puissant pour s'adresser aux nations du monde, ainsi qu'une manière de convaincre la population à l'intérieur du pays de la qualité du gouvernement et du régime mis en place».

«Il en va de l'honorabilité et de la moralité du gouvernement»

Le revers de la médaille serait peut-être d'être discrédité sur le plan international; une situation vécue actuellement par la Russie, incriminée pour dopage d'Etat. «Finalement, la capacité d'un pays à l'emporter en respectant le code d'honneur du sport, qui s'exprime dans le code antidopage adopté au sein de l'Unesco, est devenu un outil diplomatique encore plus puissant que la victoire sportive ou que la démonstration de la capacité d'un pays à organiser un grand événement. Il en va de l'honorabilité et de la moralité du gouvernement et au pouvoir», conclut le professeur. •

Mathilde de Aragao

Echos du LUC

Cette nouvelle rubrique accueille les derniers résultats sportifs des équipes du Lausanne Université Club (LUC).

2019-2020: une saison blanche. C'est la solution trouvée par certains organes gérant les différents sports suisses, pour trouver comment composer avec des saisons arrêtées à seulement quelques matchs de leur terme officiel. D'autres attendent encore le développement de la situation et les déclarations du Conseil fédéral, espérant pouvoir reprendre la compétition en mai. La décision d'annuler la saison, qui engendre son lot de frustration pour les équipes en tête de classement et un soulagement inespéré pour celles risquant la relégation, permet cependant d'éviter tout recours. En effet, déclarer le classement du vendredi 13 mars comme final n'aurait pas pris en compte les dernières rencontres, souvent décisives suivant le niveau de l'adversaire restant à affronter. Ainsi, le LUC badminton, en fin de saison, et le LUC floorball, en playoffs, attendent de savoir s'ils pourront effectuer les matchs restants au mois de mai ou de juin. Le LUC football, qui s'apprêtait à débiter le second tour de rencontres, voit tous ses matchs agendés jusqu'à la fin du mois d'avril reportés, ceux prévus pour le début du mois de mai étant maintenus. La saison du LUC basketball a déjà été annoncée comme terminée. Qualifié pour la finale de Coupe de Suisse et la demi-finale des playoffs, le LUC volley doit aussi compter avec une saison blanche. Petit réconfort pour lui, Swissvolley a annoncé que la Supercup 2020-2021, qui oppose habituellement les vainqueurs de la Coupe et du championnat de la saison précédente, confrontera les deux finalistes de la Coupe de Suisse. Seul semi-rescapé, le LUC voile a réussi à confirmer son titre de champion d'Europe universitaire au Trophée de l'île Pelée. Mettant en scène 28 équipages de six pays, la régata s'est déroulée à Cherbouy du 11 au 15 mars. Toutes les suivantes ont été annulées. •

Killian Rigaux

L'Université et toutes les institutions culturelles sont fermées. Soumettre un agenda aux lecteur-riche-s n'aurait eu que peu de sens. La pandémie qui touche le monde s'inscrit dans une longue histoire de maladie. *L'auditoire* remplace alors son agenda par quatre pastilles, explorant un détail lié à une maladie, et une colonne, répertoriant quelques inventions de l'histoire médicale.

La peste

La peste noire a ravagé l'Europe durant les années 1347 à 1352, causant la mort d'un quart, voire la moitié de sa population. On dénombra près de 25 millions de victimes. Ce sont les rongeurs, particulièrement présents à cette époque, qui ont causé la propagation du fléau.

A ce sujet, Wajdi Mouawad se questionne dans son journal de confinement: «Il faut se poser les questions mais différemment, comme ceci... Lorsque la peste s'était abattue sur Thèbes, Œdipe dépêcha un messenger pour demander au Dieu Apollon la raison de ce malheur et ce qu'il fallait faire pour que la cité soit sauvée. Œdipe ignorait alors qu'il était à la fois le mal et le remède de ce mal. La peste alors ne frappait que Thèbes, elle était circonscrite uniquement à Thèbes et au malheur des Thébains. Que nous répondrait aujourd'hui Apollon, si, dépêchant un messenger à son temple, on lui demandait la raison de nos malheurs. Quel message nous renverra-t-il sachant que notre mal circonscrit l'ensemble du monde.»

La lèpre

La lèpre est une maladie connue depuis des millénaires. Les archéologues en ont découvert des traces sur des ossements. Imaginez-les, avec leurs loupes et pinceaux, cherchant sur une momie les stigmates d'une déformation physique vieille de plusieurs milliers d'années. La plus ancienne de ces momies remonte d'ailleurs au deuxième siècle avant notre ère. Toutefois, il semblerait que la maladie ait été aperçue plus tôt; en parallèle des fouilles, il y a la lecture de sources historiques. Des papyrus, préservés par la sécheresse du désert, datant de 1550 av. J.C., témoignent, qu'il existait en ce temps déjà de symptômes équivalents.

La grippe espagnole

La grippe espagnole fut, en parallèle de la Première Guerre mondiale, un fléau meurtrier qui emporta quarante millions d'âmes dans le monde. Elle s'attaquait surtout aux êtres les plus faibles, jeunes enfants ou personnes âgés. Et, alors que les tranchées pullulaient de soldats exténués, cette grippe espagnole, insidieuse et discrète, profita de leur étiement psychique et physique pour les investir. Frappant à l'aveugle, les arts perdirent Guillaume Apollinaire et le savoir Max Weber; deux noms qui se perdent dans une masse d'inconnus. Trois vagues noyèrent le globe entier entre 1918 et 1920; mais, l'humain, s'immunisant naturellement, vit la maladie disparaître en 1921. Que faire du nom, qui accuse à tort l'Espagne? Il faut le garder et apprendre que cette nation, unique lieu neutre dans un climat belliqueux, était la seule à publier librement des informations; les autres s'occupaient à la guerre...

Le Sida

Le SIDA ou VIH est un virus qui nous a tou-te-s affecté, sans pour autant nous infecter. Quiconque est né avant les années 2000 se souvient d'une peur généralisée. En 1970, le virus se manifeste tant que l'épidémie est déclarée. Il faut pourtant attendre 1981 pour qu'il soit considéré comme une pandémie et ce jusqu'en 2006. En 25 ans, près de 25 millions de personnes ont disparues. Et comme si cela ne suffisait pas, étant transmis dans la majorité des cas par rapports sexuels, le virus a été et est toujours un embrasseur d'exclusion. D'abord appelé «gay pneumonia» ou «gay cancer», une sorte de lien causal trop simplifié associe l'homosexualité au Sida, comme si l'un et l'autre étaient consubstantiels. Le virus se transmet en effet par rapports sexuels, hétéro comme homo, mais se transmet aussi par transfusion sanguine et aurait comme origine les primates. Ces dernières informations soulignent bien la multitude de facteurs, ce qui empêchera tout amalgame malheureux.

Et aussi...

Acupuncture – Anonyme – vers 2000 av. J.-C.

Serment d'Hippocrate et théorie des humeurs – Hippocrate de Cos – IV^e siècle av. J.-C.

Chirurgie – Sushruta – 550 av. J.-C.

Pansements et scalpel – Abu Al-Qasim – plus ou moins premier millénaire

Thermomètre médical et huiles essentielles – Avicenne – vers 1000

Vaccination – Edward Jenner – 1796

Antiseptiques – Joseph Lister – 1865

Pasteurisation – Louis Pasteur – 1865

Couveuse – Stéphane Tarnier – 1880

Vaccin contre la rage – Louis Pasteur – 1885

Rayon X – Wilhelm Röntgen – 1895

Groupes sanguins – Karl Landsteiner – 1901

Pénicilline – Alexandre Fleming – 1928

Pacemaker – Rune Elmqvist et Ake Senning – 1958

Transplantation cardiaque – James Hardy – 18 Janvier 1964

Scanner (ou scannographe) – Godfrey Newfold Hounsfield – 1972

Fécondation in vitro – Patrick Steptoe et Robert Edwards – 1978

Problématique, la rhétorique?

DISCOURS • La rhétorique, née au V^e siècle av. J.-C., fut d'abord un art aux règles bien précises, puis une tradition perpétuée, qui s'enseigna des centaines d'années durant. Parvenue au XIX^e siècle, elle fut remise en question par les institutions, notamment à cause de son but: convaincre en dépit de toute considération morale.

«Il faut détruire Carthage!». C'est ainsi que concluait Caton l'Ancien, homme politique et orateur romain, chacun de ses discours devant le Sénat romain; cette formule est restée célèbre. Carthage fut effectivement détruite en l'an 146 av. J.-C. D'après une légende rapportée par Plutarque, Caton aurait convaincu le Sénat du bien-fondé de la troisième et dernière guerre punique grâce à une simple figure fraîchement cueillie. Il avança qu'elle n'avait été cueillie que trois jours auparavant dans la cité de Didon, illustrant bien la dangereuse proximité de l'ennemi. Si la rhétorique, ou l'art de discourir, a façonné l'histoire, c'est au V^e siècle av. J.-C. qu'elle naît, à Syracuse, en Sicile, après que deux tyrans en furent chassés. Il fallait se réapproprier les biens et pour cela, convaincre les jurés, dans le cadre de procès de propriété.

La rhétorique vise à enseigner, émouvoir et plaire

Après ces propriétaires terriens, ce furent d'abord les sophistes, puis Platon, Aristote, Cicéron, Quintilien, qui tous professèrent ce nouveau savoir. Rapidement, deux visées bien distinctes poursuivies par la rhétorique émergent: celle de persuader, parfois accusée de basculer vers l'amorale, et celle de produire de beaux discours, isolant la rhétorique en tant qu'art.

Mode d'emploi

«*Docere, movere, placere*», que l'on peut traduire par «enseigner, émouvoir et plaire», voilà l'adage essentiel de la rhétorique, son triple objectif. Pour Aristote, la rhétorique est soudeée par trois piliers de persuasion que sont le *logos*, le *pathos* et l'*ethos*, invoqués dans chaque discours. Le *logos* constitue la partie rationnelle, basée sur une logique d'argumentation, que le *pathos* vient appuyer à l'aide de la passion attisée chez l'auditeur. L'*ethos*, lui, se concentre uniquement sur la



personne du rhéteur et la résonance qu'il est capable de susciter, par sa prestance. Quintilien, brillant rhéteur du 1^{er} siècle ap. J.-C., également avocat, théorise en outre cinq étapes auxquelles le rhéteur devrait se soumettre avant la déclamation finale, aboutissement du discours rhétorique: l'*inventio*, phase de recherche d'arguments et de raisonnements; la *dispositio*, structuration logique du texte; l'*elocutio*, stylisation du texte par des figures de style; la *memoria*, moment de l'apprentissage du texte; et enfin l'*actio*, prononciations et gestes ponctuant le discours. Aristote distinguait encore trois différents types d'auditeur-trice-s, rendant nécessaires trois catégories distinctes de discours: le discours judiciaire, délibératif et enfin épideictique.

La rhétorique est soudée par trois piliers de persuasion

Un discours judiciaire, tel que la plaidoirie, a pour but de soutenir une des parties devant un juge. Un discours délibératif tente plutôt d'encourager les auditeur-trice-s à agir. Ce dernier

possède donc une charge infiniment politique. Le discours épideictique, petit dernier, qui a parfois été oublié au profit des deux autres, est souvent panégyrique, mais parfois admoonestant, s'adressant à une personne bien précise, notamment dans le cadre des oraisons funèbres.

La chute de la rhétorique

Toutefois, la rhétorique acquiert peu à peu une mauvaise réputation, après des siècles d'existence et de pratique.

L'opinion publique la considère fallacieuse, creuse, manipulatrice et perfide. Les qualificatifs sont nombreux pour la répudier et la reléguer au second plan de la littérature, au profit de la poésie et d'un autre genre littéraire, le roman. On dit de la rhétorique qu'elle a perdu son caractère noble et qu'elle chute progressivement, pour ne plus être qu'un instrument dans la bouche d'une personne, servant toujours ses propres intérêts, sans considération éthique et morale. Dès la première moitié du XIX^e siècle, sous la pression croissante des Romantiques, opposés au classicisme flamboyant de l'Ancien Régime, des écrivains tels que Victor Hugo, Lamartine, Dumas et Balzac déclarèrent la guerre aux valeurs esthétiques des deux siècles précédents, notamment celles liées à la rhétorique. Dans la seconde moitié du XIX^e, la remise en question du classicisme gagne la scène politique et cela se traduit par un symbole fort: en 1885, sous Jules Ferry, alors ministre de l'Instruction publique en France, la rhétorique cesse d'être enseignée dans les lycées. C'est l'ultime désamour, le coup de grâce porté à cette discipline vieille, âgée de plus de deux millénaires, professée jusqu'alors avec tant d'ardeur, car

à la croisée des chemins, mêlant tant le latin que le grec, l'histoire et la philosophie.

Et après?

Aujourd'hui, la rhétorique connaît une certaine réhabilitation, notamment grâce à une démarche plus scientifique qu'auparavant. Cette dernière est étudiée, à la lumière de plusieurs disciplines connexes, telles que la linguistique, la philosophie, la sociologie et la psychologie. Si la rhétorique est toujours pratiquée, parfois de nouveau enseignée, elle a pris différentes formes plus libres et variées.

Aujourd'hui, la rhétorique a souvent une connotation péjorative

En effet, lorsqu'un avocat plaide devant un tribunal, il y exerce en quelque sorte une rhétorique, notamment par le biais de syllogismes et d'arguments. Mais dans l'esprit collectif, bien loin des cercles littéraires ou des milieux juridiques, la rhétorique n'est souvent utilisée que dans un sens péjoratif, évoquant un simple verbiage compliqué et creux. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un œil sur une expression de la langue française: «C'est de la rhétorique!», dénotant bien cette intention, lors de l'utilisation de cette formule, de discréditer les propos tenus pour obscurs. Cependant, malgré sa relative disgrâce, la rhétorique a encore de beaux jours devant elle, notamment dans les milieux académiques, avec les nombreux concours d'éloquence et autres clubs rassemblant des passionnés de l'art de discourir. •

La résistance du livre

NUMÉRISATION • Pendant que les CD et les DVD s'effondrent face à la numérisation, le livre physique résiste. Les ventes d'e-book ne sont plus en constante augmentation, tandis que les ventes de livres papiers augmentent même à certains endroits. Qu'est-ce qui fait sa force?

Les Salons du livre continuent de réunir des dizaines de milliers de personnes, les rayons des librairies sont toujours pleins, les librairies ne partent pas en faillite, les géants du commerce en ligne vendent des milliers des livres papiers tous les mois et des *best-sellers* continuent de paraître à tout va. En bref, malgré l'apparition du livre numérique et l'augmentation des ventes de *e-books* (livre numérique), le monde du livre va bien.

Quelle surprise

L'apparition de la liseuse, il y a une dizaine d'années, a rendu accessible les livres numérisés à des prix imbattables. La fin des librairies et des livres papiers semblaient alors proche. Mais cela ne s'est pas passé ainsi. Investis d'une étiquette «*old-school*», les livres continuent de

plaire et leur survie en surprend plus d'un·e, pendant que la montée en force de l'*e-book* n'a pas tenu ses promesses. En France, par exemple, sa part de marché ne dépasse pas les 5%. Quant au marché traditionnel, il a montré une belle résistance. La réinvention des librairies a beaucoup aidé: les concepts de café-librairies affluent et multiplient leurs offres, jusqu'à même, pour certaines, proposer des cours de yoga, des cercles de lecture ou des ateliers pour enfants.

Les livres continuent de plaire

Afin de maintenir leur avenir, ces librairies vont se transformer et se réinventer: fini de vendre uniquement des

livres! Les fonds nécessaires pour changer les choses sont aussi la raison de cette petite évolution du numérique: «Pour réaliser des contenus numériques augmentés, multimédias, il faut des fonds importants que seules de grosses structures ou des fonds publics peuvent avancer», confirmait au journal *Le Temps* François Vallotton, historien des médias à l'Université de Lausanne.

Quels avantages ?

L'avantage du livre numérique pour les lecteur·trice·s est évident: pouvoir posséder une bibliothèque entière sur un seul support à petit prix. Mais cela égale-t-il le bel objet qu'est le livre papier? Du côté des écrivain·e·s, le positif se trouve surtout auprès des plus petits auteur·trice·s: un *e-book* permet d'assurer une plus

longue vie à leurs textes qui auraient disparu des librairies en quelques semaines, en cas de ventes trop faibles.

Un e-book permet d'assurer une plus longue vie à leurs textes

Le comble dans tout cela? C'est Amazon qui, parti pour piéger les librairies avec ses livraisons express, se met à ouvrir à son tour des librairies aux Etats-Unis. Alors pour que le papier continue à nous surprendre, longue vie à lui. •

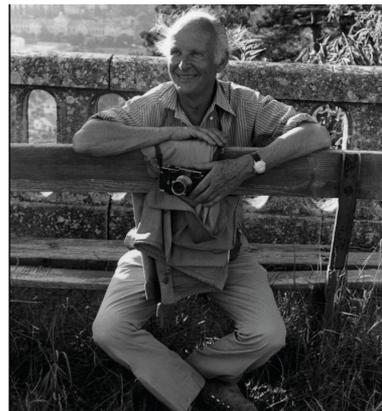
Lou Malika Derder

L'alchimie des lumières

PHOTO • En photographie, toutes les facultés convergent pour capter la réalité fuyante et immortaliser le mortel. La pratique numérique est bien différente de son ancêtre car tout est maintenant instantané et manque trop souvent de poésie.

Depuis l'avènement du numérique, et plus particulièrement des smartphones, la photographie est accessible à toutes et tous. Il suffit d'un clic pour que le cliché soit littéralement dans la poche. L'on s'envoie des photos instantanément et on les jette comme on les prend, c'est-à-dire irrationnellement. Pourtant loin d'être banale, l'apparition de l'appareil photo, au XIX^e, marque une vraie révolution. Elle bouleverse les champs artistiques et philosophiques. Soudainement, la peinture n'est plus la seule instance créatrice d'images réalistes. Les supports sensibles à la lumière immortalisent directement la réalité dans ses moindres détails, même ceux qui échapperaient à l'œil nu. La photosensibilité étant intrinsèquement autosuffisante, l'intermédiaire humain n'est plus requis, excepté pour presser le déclencheur et développer chimiquement les clichés. Même si ces aspects s'avèrent purement d'ordre technique et non pas esthétique, certaines

expositions ont néanmoins refusé des photographies prétendument étrangères au domaine artistique. Surgissent alors pléthore de questionnements liés à ce nouveau médium. L'immortalisation de l'existence permettrait-elle l'atteinte si convoitée de l'immortalité et de la vérité? A ce sujet, Roland Barthes écrit dans son



Henri Cartier Bresson, pris par sa femme Martine Frank.

essai *La Chambre claire* (1980): «Ce que la Photographie reproduit à l'infini n'a eu lieu qu'une fois: elle répète mécaniquement ce qui ne pourra jamais plus se répéter existentiellement.»

Émerveillement constant

Plus qu'un objet fascinant, l'appareil photo permet également d'exprimer sa créativité tout en adoptant un style de vie particulier. Immérgé dans la vie quotidienne, il s'agit de s'émerveiller constamment de tout. L'écrivain Jean-Pierre Montier décrit la photographie comme «un art dont la maîtrise consiste à se mettre au diapason de la présence du monde, et c'est en cela que c'est de la poésie». La sublimation poétique en image advient grâce au cadrage et au heureux «hasard objectif». Tout être humain est sensible et, en ce sens, est un artiste. L'acte photographique s'apparente à un témoignage sensitif; comme un papillon volant, au gré de ses envies, d'une

peinture de la réalité à une autre. Les photographes cristallisent simplement leur sensibilité, alors que les écrivain·e·s tirent des conclusions des expériences relatées. Le rapport au temps en devient modifié, car en photographie, du moins argentique, chaque cliché est précieux. On ne peut le découvrir qu'après le passage en chambre noire où la magie de la révélation s'accomplit chimiquement. La réflexion précède ainsi l'action et tout s'opère dans le présent; l'entière présence au monde est nécessaire et un état méditatif en découle où l'on fait corps et l'on danse avec le monde. Pour le célèbre photographe Henri Cartier-Bresson, «dans la photographie, il y a une part mentale, "cosa mentale", et puis une joie physique: c'est la liberté». La tête, l'œil et le cœur se placent sur la même ligne de mire afin d'immortaliser le monde mortel. •

Carmen Lonfat

Le confinement d'artiste

PENSER • Rester chez soi impose un nouveau rythme de vie et l'ennui s'impose rapidement comme un proche camarade. Pour s'en débarrasser, il y a les loisirs, mais n'est-ce pas honteux d'être délassé-e lorsque d'autres travaillent?

La majeure partie de la population suisse est confinée chez elle. Tout ralentit et pourtant rien ne se calme. De nombreuses personnes travaillent toujours, plus que jamais, dans l'espoir de sauver, autant que faire se peut, les malades. S'ajoutent au personnel soignant les employé·e·s, désespérément exposé·e·s, qui assurent le fonctionnement minimum des systèmes publics. Deux groupes distincts se forment alors: les uns se cloisonnent en leurs chaumières et les autres luttent au front. Peu enclins à se laisser enfermer, les artistes, profession comme d'autres confinée entre quatre murs, multiplient les projets pour alimenter la société en «arts». Les rues résonnent de mélodieuses voix, rapidement publiées sur les réseaux sociaux, et les blogs s'emplissent de nombreux «journal d'un-e confiné-e», détaillant chaque instant, souvent à l'aune d'un écrivain connu pour ses prou(st)esses. Que penser d'un tel bouillonnement? De nombreuses critiques accusent les

épanchement solipsiste. Wajdi Mouawad le prouve chaque jour, en soumettant à des auditeurs son journal, lu à haute voix et publié sur la toile.

«Défaire le confinement, par ce qui nous rend humain »

Il souhaite ainsi apporter un air nouveau dans les appartements clos, ou comme le chuchote sa voix «défaire le confinement, par ce qui nous rend humain, la parole partagée». Les artistes devraient accepter l'invitation de Mouawad: «Dire la présence, faire preuve de présence, peu importe le moyen.» L'on pourra rétorquer que tou-te-s ne s'investissent pas à ce point. Certes, certaines personnes se noient dans le courant de leurs pensées; s'étant trop approchées pour se mirer quelques secondes, elles ont chu et n'ont plus les pieds sur terre. Ces narcisses écrivent peut-être. Puis en y songeant, n'y a-t-il pas de crime plus grave que celui d'écrire, même pour se parler à soi? Marc-Aurèle, empereur romain et philosophe, rédigea *Pensées pour moi-même*, où tout un chacun peut lire de magnifiques pages, pétries de lucidité. René Descartes n'a-t-il pas révolutionné son domaine en marquant le passage des réflexions antiques et moyenâgeuses vers la philosophie moderne, et cela en contemplant un poète; «Je pense donc je suis», disait-il dans ses *Médiations Métaphysiques*. Mais, pour conclure, cédon la parole à Jean-Jacques Rousseau, qui, cloîtré en sa demeure, écrivant *Les Rêveries d'un promeneur solitaire*, jette ceci sur la feuille: «Si à force de réfléchir sur mes dispositions intérieures je parviens à les mettre en meilleur ordre et à corriger le mal qui peut y rester, mes méditations ne seront pas entièrement inutiles, et quoique je ne sois plus bon à rien sur la terre, je n'aurai pas tout à fait perdu mes derniers jours.» •

Maxime Hoffmann



Caspar David Friedrich, *Der Träumer*, 1835-1840.

artistes de profiter d'un climat de crise pour s'octroyer une retraite philosophique et de se perdre dans une contemplation oisive du monde, alors que d'autres n'ont que plus de labeur. Comme si l'activité artistique inscrivait dans un cadre aristocratique et indifférent à autre que soi-même. Ecrire, par exemple, n'est pas pour autant un loisir égoïste ou un

Au fil des œuvres: Le coup de foudre

AMOUR • Le premier regard est un moment clé pour l'amour. Cet instant, rare et éphémère, ne subsiste pas au temps, mais il peut marquer le début d'une longue histoire, peut-être amoureuse. Chimie ou magie, qui sait, mais il s'agit de chérir les œillades comme un cadeau.

Le coup de foudre est chose connue, mais, comme l'amour, difficile à cerner. L'anglais dirait «*love at first sight*», qui est proche de l'allemand: «*Liebe auf den ersten Blick*.» Savoir définir l'amour est déjà une épreuve en soi, mais affirmer que ça l'est dès le premier regard est une chose encore plus incroyable. Il est cependant possible d'observer de tels événements autour de nous. Plusieurs théories laissent sous-entendre que le coup de foudre serait une manifestation d'hormones qui surgiraient soudainement. Dans son roman, *L'amour dure trois ans* (1997), Frédéric Beigbeder défend que l'amour serait éphémère et qu'il est voué à s'éteindre au bout de trois ans. Les hormones auraient un grand rôle: «Une petite molécule, la phényléthylamine (PEA), déclenche des sensations d'allégresse, d'exaltation et d'euphorie. Le coup de foudre, ce sont les neurones du système limbique qui sont saturés en PEA.» Finalement, tomber amoureux-euse au premier regard se limiterait donc à des réactions chimiques? Si c'était le cas, pourquoi tant d'effervescence quand il est question d'amour?

cœur a-t-il aimé, avant aujourd'hui? Jurez que non, mes yeux, puisqu'avant ce soir/ Vous n'aviez jamais vu la vraie beauté.» Un coup de foudre serait un moyen de percevoir la beauté de façon à nous en faire perdre le sens. Tout le monde sait comment terminent Roméo et Juliette. Le coup de foudre serait-il donc mortel, car rendant aveugle par l'intermédiaire d'hormones qui agirait comme une drogue? Mais que sont devenus ces premiers regards aujourd'hui? De nos jours, les applications ont pris une certaine place pour



Emile Friant, *Les Amoureux*, 1888.

rencontrer quelqu'un. Tinder manie le concept du «coup de foudre». L'amour, ou dans la plupart des cas le désir, se joue sur une photo. Les premiers regards déconsidèrent le côté de face à face et laissent la place à une image fictive. En parlant d'image, les coups de foudre sont très populaires dans les films. Il y a un nombre incommensurable d'exemples comme *Titanic* (1997), où Jack voit Rose pour la première fois, ou encore *Twilight* (2005), quand Bella aborde Edward pour la première fois. Un autre film qui capture bien l'idée d'amour est *Coup de foudre à Nothing Hill* (1999) de Roger Michell. C'est l'histoire d'une actrice qui un jour entre au hasard dans la librairie d'un jeune vendeur anglais; en découle alors une relation difficile à cause de sa célébrité. Cette dernière donne à l'amour une certaine sensibilité en disant qu'au final: «je ne suis qu'une fille, se tenant devant un garçon, pour lui demander de l'aimer.» Et c'est ainsi qu'un coup de foudre se transforme en des millions de petites étoiles. •

Lucie Ortet



Paul Gervais, *Le regard séducteur*, circa 1920.

L'amour ne peut pas se limiter à de simples hormones éphémères. Dans certains cas, ce dernier perdure à travers le temps au moyen de la littérature, du cinéma ou d'autres arts. *Roméo et Juliette*, grand classique, exemplifie aisément cette conception. Lorsque Roméo aperçoit sa belle pour la première fois, il dit: «Mon

L'auditoire vous occupe

Ce mois-ci, il s'agit des membres du comité qui partagent des astuces et des choses à faire pendant cette période de confinement. Que ce soit aider vos proches, reprendre un hobby, découvrir une passion cachée ou simplement occuper vos soirées, il y a de quoi satisfaire toute la galerie.

- Ranger ses livres par ordre alphabétique
- Trier ses paires de chaussettes et jeter celles avec des trous
- Apprendre une chorégraphie de *High School Musical*
- Replier correctement ses vêtements dans son armoire
- Apprendre à utiliser Photoshop pour faire des *memes*
- Optimiser la distribution des câbles de son ordinateur
- Dessiner des mandalas en écoutant OutKast
- Faire des *dates* téléphoniques
- Semer des aubergines – ça occupe les mains et qui sera content à la récolte en août ?
- Se lancer dans l'art abstrait sur les murs de son logis
- Apprendre le mandarin
- Organiser des combats entre son chien et ses cochons d'Inde

- Faire une pièce montée
- Demander à ses parents de raconter toute l'histoire familiale et la rédiger à la sauce Rougon-Macquart
- Écrire des articles pour le site web de *L'auditoire*
- Écrire un recueil de contrepètries (ça peut toujours servir en société)
- Lister et comprendre les intérêts de chaque acteur du conflit syrien (ça devrait prendre une bonne semaine)
- Investir en bourse (il paraît que c'est la fête là-bas)
- Se lancer dans le rap (tout le monde s'y met, pourquoi pas toi)
- Diffuser des *fake news* marrantes (avec l'épidémie ça prend spécialement vite)
- Dresser un pigeon pour qu'il devienne voyageur
- Écrire des lettres parce que WhatsApp c'est démodé

Les conseils de...

Instagram

RECOMMANDATIONS • Pour vous donner des idées, nous nous sommes tourné-e-s vers Instagram; ayant demandé des recommandations de films, musiques, livres et séries, nous en avons fait une sélection pour vous guider dans ce labyrinthe de choix.

Selen Karakoc nous conseille:

J'ai choisi ces trois artistes féminines et féministes. Elles militent toutes pour la libération de la parole des femmes; contre le patriarcat, et contre le système des quotas dans le monde de l'art car leur talent n'est souvent pas valorisé correctement.

- *Le Consentement* (2020), Vanessa Springora. Tout simplement parce que le livre est dingue. Il relate sa version de l'histoire au sujet de l'écrivain pédophile Gabriel Matzneff. Les livres de ce dernier sont grandement problématiques quant à l'image des enfants qu'ils figent car ses histoires ne sont pas imaginées et donc volées.

- *Portrait de la jeune fille en feu* (2019), avec Céline Sciamma comme réalisatrice, Adèle Haenel et Noémie Merlant comme comédiennes. A nouveau ce sont des personnes ayant un lien entre leur art et les pressions qu'elles subissent parce que ce sont des femmes (voir la polémique Polanski des César).

- Lucy Rose. Cette artiste sort de nulle part car elle est autodidacte et défie tous les codes en réfutant le business à tout prix. Sa musique est folk et calme, tout ce dont on a besoin.

Cambyse Tabatabay nous suggère:

- Orelsan, *La fête est finie*. Un classique pour alterner entre une certaine mélancolie de sa propre auto-destruction et un je-m'en-foutisme immature.

- *Cow Bebop* (1998). Cette série TV fait passer un super moment d'animation avec une bande-son de jazz incroyable, l'introduction est un délice à chaque écoute. Les personnages et épisodes sont bien écrits et le dessin est délicieux avec son style un peu rétro.

- *L'Étranger* (1942) d'Albert Camus est un des rares romans à la lecture duquel je me suis senti compris par quelqu'un que je n'ai jamais rencontré.

Gary Domeniconi nous propose:

- Alain Damasio parce qu'il est brillant! Tout ce qu'il a rédigé est très beau, très bien écrit, très inventif autant sur la forme de l'écriture que sur les thèmes. Un roman, de la SF, mais aussi profondément politique. Et c'est ça peut-être qui le rend plus nécessaire que d'autres. • *A Ghost Story* (2017) de David Lowery parce que c'est un magnifique film, assez vide, mais qui en laisse un encore plus grand après.

- *Les Misérables* (2019) de Ladj Ly parce que c'est tout l'inverse de Tarantino: de la violence, mais jamais gratuite. De la violence qui fait tout payer très cher, et à la sortie de quoi, comme dans toute vraie violence, il n'y a jamais de gagnant.

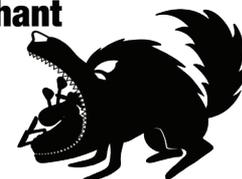
Adis Sabanovic nous recommande:

- Le rappeur Hatik est connu d'une petite communauté de fans aguerris de rap français. Originaire du 78, il allie une technicité chirurgicale à une maîtrise de la mélodie impressionnante. En 2019, il sort sa première mixtape *chaise pliante 1* qui connaît un succès d'estime, et qui est porté par le single *Angela*. Une piste dans laquelle Hatik se livre et ouvre son cœur à sa femme. On y retrouve la parfaite recette pour une réussite musicale: une instrumentale légère avec un chanteur sensible voué corps et âme à une jeune femme dont le regard peut rendre amnésique. Mélodie et sincérité sont au rendez-vous.

- *Le mythe de Sisyphé* (1942) d'Albert Camus: si vous vous êtes déjà senti-e en inadéquation avec le monde qui vous entoure, «étranger à vous-même et à ce monde» l'œuvre philosophique de Camus est un incontournable. Mêlant une aisance rédactionnelle à un raisonnement convaincant, cet essai est une immersion au sein de cette branche de la philosophie existentialiste qu'est l'absurde.

Trouvez mon nom

Chien méchant
méchant



*L'auditoire, en bon journal étudiant, aime occuper et amuser son lectorat. Alors, on vous a organisé un **contrario** (certes un peu remodelisé). Rien de plus simple: vous devez deviner à quel film/livre/série correspond la reformulation antonymique ou synonymique. Une très bonne manière de se trouver des nouveaux films pour manger les heures.*

Antonymes

1. Les quatre garçons du malade d'Octobre
2. La petite tranquillité hors de la mer
3. Le grand esclave
4. A la tristesse des âmes
5. Un side-car nommé dégoût
6. Les bienheureux
7. La Mort en Bleu
8. 21 femmes joyeuses
9. En-bas
10. Le bruit des chevreuils
11. L'éveillé du Mont
12. Peu en ramasse l'air chaud
13. Peace Library
14. Vous irez en enfer
15. Arrivée du Passé

Synonymes

1. La traversée de la Terre en deux mois et demi
2. La sublime et l'animal
3. Coûteux Pâle Peuple
4. La grange de la faune
5. La Marraine
6. Rendez-vous de tierce genre
7. Les libérés
8. L'as
9. Clémentine automatique
10. Les personnes après trop de temps au soleil
11. R pour Revanche
12. Le conflit des astres
13. Une partie l'apprécie à température tropicale
14. Un astre est mise bas
15. Parent, je n'ai pas pris l'aéroplane!

- ANTONYMES
1. Les quatre filles du docteur March
 2. La grande peur dans la montagne
 3. Le petit prince
 4. Au bonheur des dames
 5. Un tramway nommé désir
 6. Les Misérables
 7. La Vie en Rose
 8. 12 hommes en colère
 9. Là-haut
 10. Le silence des agneaux
 11. Le dormeur du Val
 12. Autant en emporte le vent
 13. Fight Club
 14. On ira tous au paradis
 15. Retour vers le futur

- SYNONYMES
1. Le tour du monde en 80 jours
 2. La belle et la bête
 3. Dear White People
 4. La ferme des animaux
 5. Le Parrain
 6. Rencontre du troisième type
 7. Les affranchis
 8. Le Joker
 9. Orange mécanique
 10. Les Bronzés
 11. V pour Vendetta
 12. La guerre des étoiles
 13. Certains l'aiment chaud
 14. Une étoile est née
 15. Maman, j'ai raté l'avion!